



Mémoire
Présenté par
DOVI, Tokeño

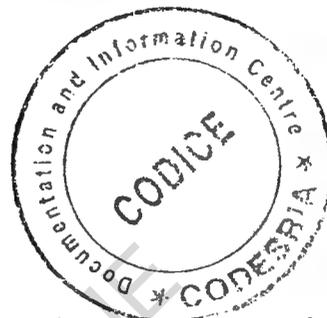
UNIVERSITE CHEIKH ANTA · DIOP
DE DAKAR FACULTE DES
LETTRES ET SCIENCES
HUMAINES DEPARTEMENT DE
PHILOSOPHIE

Le langage et la question philosophique dans la
pensée post-tractatus de Ludwig Wittgenstein

Année Universitaire
2006-2007



UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



MEMOIRE DE DEA

THEME

**LE LANGAGE ET LA QUESTION
DE LA PENSEE POST-TRACTATUS DE LUDWIG
WITTGENSTEIN**

Présenté par

M. Tokêho Dovi

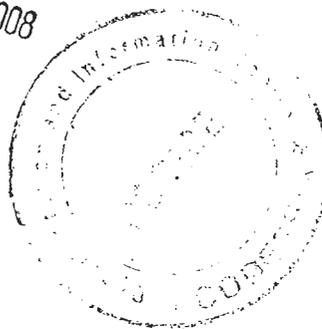
Sous la direction de

M. Abdoulaye Elimane Kane
Professeur Titulaire des Universités

05.01.01
DOV
14102

Année universitaire 2006-2007

02 AVR. 2008



05.01.01
DOV
14102

Avant-Propos

**« C'est proprement avoir les yeux fermés sans jamais tâcher de les ouvrir
que de vivre sans philosopher » (René Descartes)**

Qu'il nous soit permis ici d'adresser nos sincères remerciements à Monsieur le Professeur Abdoulaye Elimane KANE qui, malgré ses multiples occupations a su nous accompagner avec une bienveillante attention. Qu'il trouve ici l'expression de notre profonde gratitude.

Nous avons aussi une dette de reconnaissance envers ceux qui, de loin ou de près, nous ont aidé à réaliser ce travail. Nous pensons particulièrement à Monsieur OUEDRAOGO Luc et sa femme Alice pour l'hospitalité et leur apport matériel, et aux Frères Dominicains : Emmanuel DIATTA, Léopold, Bertrand, Augustin, Pierre-Paul pour leur soutien et encouragement.

INTRODUCTION GENERALE

I ETAT DU PROBLEME

Dans le *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein avait soutenu que la philosophie n'est pas une théorie, une doctrine, mais une activité. Sa seule tâche originale, est la clarification conceptuelle ou critique clarifiante du langage. Elle doit démarquer les frontières du pensable et de l'impensable : " *La philosophie, écrit-il, a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues*" (T. 4. 112). Naturellement, une telle conception remet en cause la métaphysique. Wittgenstein trace les limites du langage et tient des énoncés métaphysiques, parce que dépassant ces limitations, sont dépourvues de sens et donc inexprimables.

C'est donc sur ce procès de la philosophie et de la métaphysique qu'a porté notre précédent travail de mémoire de maîtrise. La conclusion à laquelle nous étions parvenue, était que d'une part, le positivisme logique comme socle de la critique wittgensteinienne de la métaphysique, manque de radicalisme critique. D'autre part, en voulant éliminer la métaphysique et discréditer la philosophie, Wittgenstein tombe dans les mêmes affirmations qu'il voulait combattre. Le discours qui condamne la métaphysique ne saurait se justifier que s'il est tenu dans un langage philosophique et non au tribunal de la raison positiviste. Aussi la distinction entre philosophie et science ou la "secondarisation" de la philosophie par rapport à la science, nous a-t-elle parue injustifiée. Car il y a un rapport dialectique entre les deux disciplines. Ainsi, le scientifique a une identité métaphysique. Par conséquent, la critique de Wittgenstein à partir de son épistémologie analytique est une entreprise contradictoire. Cette profonde contradiction porte non seulement atteinte au projet de destruction de la métaphysique, mais rend confuse finalement, l'attitude anti-métaphysique de l'auteur du *Tractatus*. C'est ce qui nous avait conduit alors à dire que Wittgenstein est un métaphysicien qui s'ignore.

Le présent essai se veut être un approfondissement de la précédente recherche. En effet, après la publication du *Tractatus*, Wittgenstein a abandonné la philosophie et n'y serait revenu que dix ans plus tard avec la rédaction des *Investigations philosophiques*. A partir des positions entièrement nouvelles, il va à nouveau soumettre la philosophie à des critiques.

Partant du concept de ‘Jeu de langage’, Wittgenstein soutiendra que les propositions métaphysiques sont des violations des règles de la grammaire logique des différents jeux linguistiques. Par conséquent, le rôle légitime qui revient à la philosophie, est le traitement thérapeutique du langage et des questions métaphysiques considérés comme des hallucinations métaphysiques ou des maladies philosophiques.

Mais, la question que nous posons ici et dont nous éclairons la dimension est la suivante: la prise de position constante anti-philosophique autorise-t-elle réellement à conclure que Wittgenstein est un anti-métaphysicien ? Cette attitude wittgensteinienne n'est-elle pas au fond contradictoire ? En outre, la philosophie peut-elle être réduite systématiquement à une thérapeutique des concepts et des propositions métaphysiques ? Que peut-on réellement penser de cette pratique philosophico-thérapeutique wittgensteinienne ? Si comme le dit Wittgenstein, le philosophe traite une question comme on traite une maladie, que peuvent apporter au praticien la philosophie et la méthodologie philosophique ? Enfin, peut-on vraiment dissocier la science de la philosophie quand on sait qu'elle n'a à faire pertinemment qu'aux déterminations les plus superficielles des choses ? N'est-ce pas la philosophie ou la métaphysique qui dit l'Être ? Au fond, la fonction de secondarité que Wittgenstein assigne à la philosophie de façon insistante et tenace, tant dans le *Tractatus* que dans les *Investigations*, est-elle justifiée ?

Ces questionnements constituent la moelle substantifique de notre travail. Car l'intérêt ou la visée principale de cette réflexion que nous voulons mener ici, est de savoir si ces nouvelles positions de Wittgenstein dans les *Investigations* sont sans aucun rapport avec les précédentes. Plus exactement, il s'agit pour nous de voir si cette critique post-*Tractatus*, est une autoanalyse, autocritique ou autojustification des thèses du *Tractatus*. Dans l'histoire de la philosophie, rares sont les philosophes qui reviennent à leurs positions antérieures pour les soumettre à un examen critique de peur probablement d'être en contradiction avec eux-mêmes. Mais si Wittgenstein le fait, c'est assurément, le signe d'un malaise profond éprouvé vis-à-vis non seulement de ses propres positions antérieures, mais de l'interprétation ou de la critique dont le *Tractatus* a été l'objet de la part de certains philosophes.

II DEMARCHE METHODOLOGIQUE ET ITINERAIRE

Dans la présente recherche, nous n'avons aucunement la prétention de confronter la pensée de Wittgenstein à celle de ses adversaires en particulier Karl Popper ou de ses admirateurs fanatiques que sont les membres de l'Ecole philosophique de Vienne qui, ont d'ailleurs fait du *Tractatus*, leur "Bible". C'est l'ouvrage le plus lu dans la littérature du néo-positivisme dans les années 1920. Mais de suivre les traces ou le mouvement qui a conduit l'auteur des *Investigations* à l'adoption des thèses entièrement nouvelles. C'est pourquoi, la démarche que nous comptons suivre sera presque la même que celle que nous avons adoptée dans notre précédent travail.

Le Tractatus logico-philosophique suivi des investigations sera notre instrument de base. Mais puisqu'il est question pour nous de la pensée post-*Tractatus*, nous nous servirons plus particulièrement des *Investigations* en tentant de nous prononcer sur ce qui semble être la tendance philosophique générale et dominante de l'ouvrage. Ceci nous permettra de déceler les racines profondes des nouvelles positions prises par Wittgenstein. Mais cela ne nous empêchera de nous recourir aux autres ouvrages et aux commentateurs de Wittgenstein. Puisque les *Investigations* se présentent tout comme le *Tractatus* sous forme d'aphorismes, nous mettrons seulement l'accent sur un certain nombre d'aphorismes ou paragraphes clés. Cependant, notre méthode ne sera pas un commentaire, mais une confrontation de certains aphorismes des *Investigations* à ceux du *Tractatus* pour en dégager leurs enjeux épistémologiques et philosophiques.

Ainsi, notre approche sera critique, réflexive et analytique. Dans la ligne méthodologique de Wittgenstein, nous allons confronter en exhibant par contraste, certaines de ses thèses à celles des *Investigations* et vice versa. Nous tenterons de voir dans la mesure du possible, le dessein et les méthodes qui ont guidé le travail philosophique du "second" Wittgenstein. Ce travail, estimons-nous, a l'avantage de nous rendre manifestement compte de la continuité ou de la discontinuité de la pensée philosophique de Wittgenstein.

Pour nous acheminer vers la saisie globale et dialectique de notre sujet, nous suivrons une démarche méthodologique répartie sur deux parties. La première partie traitera de l'épistémologie et de la question de la philosophie dans les *Investigations*. Nous partirons de la critique de la philosophie logiciste du *Tractatus* à savoir : la mise en question de la théorie du langage-tableau, le renversement du logicisme ou du dépassement de l'atomisme logique au relativisme logique pour ensuite culminer dans la philosophie du langage comme jeu et

comme forme de vie ayant sa propre grammaire. Nous terminerons cette première partie par un traitement de la philosophie comme thérapeutique des problèmes ou des maladies philosophiques causés par le philosophe lui-même.

La deuxième partie de notre essai sera essentiellement consacrée à un examen critique de la pensée wittgensteinienne post-*Tractatus*. Nous soumettrons à un examen avec toute la vigilance critique qui s'impose, l'épistémologie et la nouvelle conception de la philosophie chez le second Wittgenstein. Les enjeux phénoménologico-ontologiques du concept de jeu de langage, comme traces probablement, de la contradiction dans laquelle tombe Wittgenstein qui, en voulant détruire la métaphysique, est obligé de revenir à la métaphysique; sera ce dont nous débattons pour terminer.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

1ere PARTIE : EPISTEMOLOGIE ET PHILOSOPHIE CHEZ WITTGENSTEIN II

Chapitre I : Mise en question de l'épistémologie du *Tractatus*.

1 Critique de la philosophie logiciste

Avec le *Tractatus*, Wittgenstein pensait avoir résolu tous les problèmes philosophiques. Cohérent avec lui-même, il a abandonné l'activité philosophique pendant dix ans. Mais cette période lui a permis effectivement de remettre en cause certaines de ses positions antérieures. La première qui sera soumise à cette entreprise critique de Wittgenstein est celle de la théorie du langage tableau. Mais ce qui a véritablement conduit Wittgenstein à ce renversement de perspective, c'est sa conception philosophique de la signification.

En effet, selon Wittgenstein, le langage est comme une vaste " Boite à outils : il y a là un marteau, des tenailles, une scie, un tournevis, mètre, un poste de colle, de la colle, des clous et des vis"¹, dont nous acquérons lentement et patiemment le maniement. Pour chaque mot comme pour chaque outil, nous dirons que nous connaissons la signification, lorsque nous maîtrisons son usage et connaissons les règles qui le régissent. Ce qui confère aux mots que nous utilisons leur véritable signification, ce ne sont pas des expériences internes (refus du subjectivisme) ou des idées préalables, mais l'usage que les différents locuteurs de la langue ont appris et qu'ils font de ces mots : " Pour une large classe de cas où l'on use du mot « signification » sinon pour tous les cas de son usage- on peut expliquer ce mot de la façon suivante : la signification d'un mot est son usage dans le langage. Et l'on explique parfois la signification d'un nom en montrant l'être ou l'objet qu'il désigne"².

La signification d'un mot ou d'une expression linguistique, se trouve dans son usage effectif, dans l'usage qui en est fait dans le langage. Cette conception philosophique de la signification du mot, va amener Wittgenstein à sortir de son dogmatisme du *Tractatus* en remettant en cause la thèse centrale de sa philosophie logiciste. En effet, si dans le *Tractatus* le langage est conçu comme représentation logique du monde, dans les *Investigations*, il est

¹ Ludwig Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, trad, fr, Pierre Klossowski, éd. Gallimard, Paris, 1961, § 11, p. 129.

Nous utiliserons le signe IP pour désigner cet ouvrage.

² *Ibidem.* , § 43, p. 135-136.

plutôt question du fonctionnement effectif du langage ; c'est-à-dire de ce que nous faisons des mots. Autrement dit, si dans le *Tractatus*, toutes les propositions sont des fonctions de vérité et il n'y a finalement qu'un seul sens pour chaque proposition; par contre, dans les *Investigations*, il y a d'innombrables sortes de propositions et diverses sortes d'utilisations de tout ce que nous nommons " signes", " mots", " propositions". D'une part, les tableaux sont considérés comme des représentations logiques du monde, de l'autre, comme des analogies utiles ou déroutantes selon les cas.

Comme on pourrait le croire, dans ce revirement de perspective, il n'y a pas chez Wittgenstein la négation de l'existence d'un rapport entre proposition et image. Seulement, il y a comme chez lui, un dépassement, un fléchissement de l'essence même du thème majeur de l'épistémologie du *Tractatus* c'est-à-dire le langage. Sans doute, il a pris conscience des conséquences négatives d'une telle conception du langage à savoir : la méconnaissance des autres fonctions ou aspects du langage, en particulier le mode d'emploi d'images elles-mêmes. Mais ce qui pose problème dans cette thèse de Wittgenstein du langage comme tableau du monde, est qu'il est difficile de donner la signification à une proposition à partir de ce qu'elle représente. Car, il n'y a aucune preuve que la représentation du monde qu'est le langage, est la signification. Rien ne nous prouve que nous ayons compris la signification d'un tableau sur fond de ce qu'il représente.

D'autre part, la deuxième conséquence épistémologique majeure de cette idée selon laquelle la signification d'un mot se trouve dans son usage, est la renonciation ou l'abandon de la théorie du sens qui serait l'apanage des sciences de la nature. Le sens d'un énoncé n'est plus lié à la seule description du monde. Par conséquent, les langages non scientifiques ne sont plus considérés comme dépourvus de sens : " *Comprendre une phrase, signifie comprendre un langage. Comprendre un langage signifie maîtriser une technique*"³. Mais si Wittgenstein admet la diversité des modes d'usages du mot sans que la signification ne disparaisse, qu'en est-il alors du statut de la logique ? Elle-t-elle encore l'âme de toutes les langues? Détient-elle encore son monopole ? Domine-t-encore le langage ?

³ *Ibidem*, §, 199, p. 201..

2 Du logicisme au pluralisme logique

La position de Wittgenstein dans le *Tractatus* est péremptoire : toute proposition qui n'est pas un tableau logique d'un fait atomique, ou qui n'est pas réductible logiquement à une combinaison de tel tableau est dépourvu de sens. La logique, c'est l'essence de la proposition. Elle est a priori déjà là et par conséquent nul ne saurait penser illogiquement (T. 30.03). Elle est transcendantale (T. 6.13). La logique, c'est aussi le " Grand Miroir" (T. 5.511). La logique n'est pas une théorie descriptive, vérifiable et testable empiriquement (T5.552) ; mais une représentation du monde (T 6.124). Ainsi, pour Wittgenstein, seul le langage logique est parfait.

Mais dans les *Investigations*, l'attitude du philosophe viennois est radicalement différente. Le *Tractatus* qui prétendait remédier aux imperfections du langage ordinaire en le logicisant, cède désormais place à une relativisation de la logique par rapport à la forme de vie de ses utilisateurs : " *Les investigations scellent la rupture avec la conception du langage sous-jacente au Tractatus. Peu à peu, Wittgenstein s'est rendu compte que les critères de rigueur logique absolue dont il s'était servi dans le Tractatus font violence à la vie réelle du langage*"⁴. Déjà dans le *Tractatus* (§ 4. 002), Wittgenstein avait fait remarquer que la langue ordinaire est d'une complication énorme. Mais bien que complexe, elle est plus riche que celle proposée dans le *Tractatus* qui est loin de rendre compte de la complexification et de la réalité du phénomène linguistique.

L'ordre idéal du langage n'est plus à chercher ailleurs dans un langage construit, logique. Cet ordre existe déjà dans tout énoncé ayant un sens si vague soit-il. Le sens n'est pas extérieur à la proposition, mais dépend de l'intention du locuteur, des circonstances de l'évolution, de l'entrecroisement dans le langage, des ressemblances de familles. Wittgenstein a d'ailleurs mesuré le mouvement de sa pensée lorsqu'il écrit : " *Plus notre examen du langage réel se fait précis, et plus le conflit s'envenime entre ce langage et nos exigences. (La pureté de cristal de la logique n'était point pour moi-même le résultat d'une investigation, elle était une exigence). Le conflit devient intolérable, l'exigence risque à présent de se vider de son contenu. Nous nous sommes engagés sur la glace glissante où manque la friction, donc où les conditions sont idéales en un certain sens, mais où en revanche, à cause de cela, nous*

⁴ Jean Greisch. , *Le Buisson ardent et les lumières de la raison. Tome II*, éd. Cerf, Paris, 2002, p. 491.

ne pouvons marcher. Or, nous voulons marcher ; nous avons alors besoin de friction. Retournons au sol raboteux''⁵.

Ainsi, c'est tout le *Tractatus* dans son style d'ensemble, logique, précis et aphoristique qui se trouve parodié. Le " Grand Miroir" brisé, perd ses privilèges et son impérialisme. Il n'est désormais qu'un " mirage philosophique" selon le mot de Dominique Lecourt. La pensée post-*Tractatus* wittgensteinienne, nous introduit dans un univers de pluralisme linguistique et de relativisme logique. Désormais, la logique n'est plus cette sublime réalité ni la " pureté de cristal". Elle perd de sa rigueur, de son autorité, de son absolu et normatif pouvoir que lui conférait le *Tractatus* : " *La logique existe (...). Et la mystification philosophique, c'est de croire qu'elle a quelque perfection, quelque supériorité qui l'investiraient de l'autorité d'édicter la règle de toutes les règles, en énonçant la « nature » (l'essence) de la « régularité » des règles ; et qui du même coup, lui attribuerait le pouvoir de procéder au réglage de toutes les règles*"⁶.

Il n'y a point de logique canonique qui s'imposerait à tous, en tous temps, en tous lieux et en toutes circonstances. Il n'y a pas de logique universelle, mais de logiques particulières. Par conséquent, il n'y a pas non plus un seul langage logique, un langage unique. Le langage devient finalement une activité pratique qui se présente sous forme de jeu, se rapportant à des règles, à une " grammaire". La logique ainsi renversée, est relativisée : " *De quoi s'agit-il au juste dans ce passage ? (...), de la transformation de la position logiciste endossée par le **Tractatus** selon laquelle toute qui n'est pas réductible à un tableau logique est dépourvu de sens, à une autre position centrée sur la notion de « jeux de langage » et qui va relativiser la logique en la rapportant à des règles, à une grammaire et à une ontologie qui sont loin d'épuiser les possibilités de rapporter au monde*"⁷.

Mais, au fond, quelles sont ces pratiques linguistiques, ces règles et cette grammaire auxquelles doivent se rapporter ces logiques particulières ?

⁵ L. Wittgenstein. , *Op.cit*, § 107, p. 164.

⁶ Dominique Lecourt. , *L'ordre et les jeux. Le positivisme en question*, éd, Bernard Grasset, Paris, P. 179-180.

⁷ Jean-Michel Besnier. , *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 1993, p. 399.

Chapitre II : LE LANGAGE DANS LES *INVESTIGATIONS*

1 De la théorie de la signification au concept du jeu de langage

Parmi les thèses qui ont assurément ramené Wittgenstein à la philosophie, on peut évoquer celle de la signification philosophique d'un mot. Déjà dans les premières pages des *Investigations*, Wittgenstein s'érige particulièrement contre la théorie augustinienne de la signification. En effet, pour l'auteur des *Confessions*, la signification est liée au mot. Chaque mot a une signification qui lui est propre. Wittgenstein rejette cette conception qui lui paraît lacunaire, parce qu'elle ne décrit pas réellement l'essence du langage. On ne peut définir un mot du point de vue purement conceptuel, indépendamment de tout réalisme. La véritable signification se trouve dans l'usage du mot. Elle n'est pas coordonnée au mot, mais liée à son contexte.

En d'autres termes, nous ne définissons pas les mots en nous référant aux choses, mais à la manière dont nous les utilisons. On n'a pas besoin comme le font les philosophes de supposer l'existence des êtres ou des entités autonomes, indépendantes de toutes les particularités des objets physiques. Pour Wittgenstein, le mot n'a pas d'essence propre comme nous le font croire les philosophes. C'est une invention des philosophes. Ainsi, l'élucidation de sa propre théorie de la signification comme mode d'emploi, comme usage, va amener l'auteur des *Investigations* au fameux concept de " jeu de langage ".

En effet, ce concept n'est pas aisé à définir et Wittgenstein lui-même n'en a pas donné une définition nette. Il s'est seulement contenté de déterminer l'espace grammatical des divers jeux à travers les exemples et des comparaisons : " *Nous pouvons également imaginer que tout le processus de l'usage des mots se trouve dans l'un de ces jeux au moyen desquels les enfants apprennent leur langue maternelle. J'appellerai ces jeux « jeux de langage » et particulièrement parfois d'un langage primitif comme d'un jeu de langage* " ⁸.

Ensuite il désigne le langage de tous les jours, en tant qu'il est considéré avec toutes les activités dans lesquelles il est impliqué. Wittgenstein parle alors, du jeu de langage. Le langage est un jeu en tant qu'activité spécifiquement humaine et inter-humaine. Evidemment, on ne peut pratiquer que les jeux qui fonctionnent et ils fonctionnent parce qu'on les a appris. On ne peut jouer que lorsqu'on a à travers tout un processus d'apprentissage, assimilé, maîtrisé les jeux, leur technique etc. Un joueur de football est celui qui a appris à jouer au

⁸ L. Wittgenstein. , *Op.cit*, § 7, p. 118.

ballon et qui connaît et applique les règles relatives à ce jeu. Celui qui n'a jamais appris à jouer au ballon ne peut pas du jour au lendemain, jouer le jeu de football. Un jeu est quelque chose qui, naturellement n'a pas ou n'applique des règles comme tel. Le jeu pratiqué par les animaux est en est une preuve. C'est un jeu qui n'est pas réglé, mais codé. Ainsi, le plus important, ce n'est pas de savoir s'il existe oui ou non des règles, mais si ce sont des règles descriptives que l'on peut appliquer. Bien entendu, la langue fonctionne comme un jeu et les règles de la langue à savoir, la langue maternelle, nous les appliquons sans toutefois les avoir apprises.

Enfin, ce concept désigne certains systèmes linguistiques particuliers qui font partie d'activités dans lesquelles les mots ont un sens précis: construire, d'après un plan, développer des spéculations, etc. Il y a donc une panoplie de jeux de langage: *“Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie. Représentez-vous la multiplicité des jeux de langage au moyen des exemples suivants : commander et agir d'après des commandements. Décrire un objet d'après une description. Rappporter un événement. Faire des conjectures au sujet d'un événement (...). Inventer une histoire et lire, jouer du théâtre (...) Résoudre un problème d'arithmétique pratique. Traduire d'une langue dans une autre, solliciter, remercier, maudire, saluer, prier”*⁹. Le langage dans l'entendement wittgensteinien, est une réalité liée à la vie et à l'action d'une communauté linguistique.

Par ailleurs, la comparaison du langage et du jeu d'échec est récurrente chez Wittgenstein dans les *Investigations* : la signification d'une pièce du jeu d'échec, c'est son rôle dans le jeu, celle d'un mot, son usage. Le sens d'un signe linguistique n'est donc plus un objet indépendant, il est relatif à une façon de parler. La seule façon de circonscrire le sens d'un mot est d'étudier les manières dont on l'utilise dans des jeux de langage concrets. Cela signifie naturellement une certaine revalorisation du langage par rapport aux locuteurs et à leurs projets. Mais c'est précisément là que se situe l'apport essentiel de cette philosophie.

On pourrait se demander ce que toutes ces activités ont de commun pour mériter le nom de « jeu de langage ». En effet, on pourrait penser que des activités ou des objets devraient avoir au moins quelques traits communs pour partager le même nom. Mais Wittgenstein répond qu'on ne peut pas définir un jeu de langage ni énumérer avec précision les principaux traits commune de ces jeux.

⁹ *Ibidem.*, § 23, p. 125.

Aucune caractéristique n'est partagée par tous. Leur communauté provient uniquement d'une ressemblance de famille : tous les membres d'une famille n'ont que très rarement le même nez ou les mêmes yeux. Mais, par contre, ils partagent généralement un air de famille qui permet de reconnaître des frères et sœurs entre eux. Il en est de même pour reconnaître les jeux de langage.

Le langage comme jeu, est donc déterminé par des règles. Les pratiques linguistiques ne sont intelligibles et légitimes qu'à l'intérieur d'un ensemble de règles bien déterminées. La notion de "règles" est importante et centrale chez Wittgenstein. Nulle part au monde, il n'existe de jeux sans règles. Ce sont ces règles qui définissent le sens du jeu. Telle est l'idée derrière le concept de jeu de langage wittgensteinien. Aussi ce concept est-il lié à une forme de vie : *" Le mot jeu de langage doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie"*¹⁰.

Dans la même perspective, Bouveresse écrit : *" Pour Wittgenstein, les mots ne signifient ni par eux-mêmes ni une sorte de décret individuel ou collectif : ils signifient parce qu'ils font partie d'un langage, et celui-ci d'une forme de vie"*¹¹. Selon Wittgenstein, "parler" comme acte du langage, est une activité liée à une forme de vie. Comprendre une expression linguistique dira-t-il dans son " Cahier bleu", c'est comprendre un langage. Par delà les règles arbitraires qui constituent un jeu, il faut être à même de savoir comment les appliquer : *" En outre (...), les jeux de langage et les formes de vie constituent une instance ultime dans l'ordre de l'intelligibilité et de la justification. Si nous avons appris les règles qui gouvernent un jeu de langage et leur lien avec une forme de vie déterminée, nous avons tout ce qu'il y a à comprendre"*¹².

Ainsi, le langage est pour l'homme ce qu'une maison ou une ville est pour ceux qui y habitent : le milieu naturel à la fois ordonné et chaotique, comme une ville très ancienne où ils vivent quotidiennement. En fait, par cette analogie, Wittgenstein veut nous montrer d'une part, que le langage est quelque chose de vivant, mouvant, fait d'innombrables jeux de langage, et d'autre part, que nous autres, êtres humains, sommes à tel point marqués par le sceau du langage, que nos formes de vie sont indissociables de ces jeux de langage qui, ont une " grammaire".

¹⁰ *Ibidem*, § 23, p. 125

¹¹ Jacques Bouveresse. , « Langage ordinaire et philosophie » in *Langage*, no 21, Mars 1971, Didier -Larousse p. 64.

¹² Jean Greisch. , *Op.cit*, p. 497.

2 Grammaire philosophique chez Wittgenstein

Wittgenstein emploie le mot “ grammaire” d’une manière peu inhabituelle. Les expressions typiques que nous remarquons dans les *Investigations* comme jeu de langage, oppositions grammaticales, grammaire, etc. doivent être considérées comme des investigations terminologiques qui n’affectent en rien le langage ordinaire. Elles ne sont que des outils élaborés en vue de décrire le fonctionnement de notre langage quotidien.

Cependant, la grammaire chez Wittgenstein n’est pas à confondre avec celle des grammairiens. La grammaire wittgensteinienne est une grammaire à la fois sémantique et pragmatique, puisqu’elle s’occupe de la signification de l’énoncé syntaxique correct eu égard aux circonstances de leur énonciation. Tout ce que Wittgenstein dit de la grammaire converge : tout énoncé grammatical peut être considéré comme une assertion à propos d’un objet. D’une chose, la grammaire nous dit qu’elle sorte d’objet elle est. L’essence est exprimée dans la grammaire. En d’autres termes, la grammaire précise ou définit le genre ou la nature des objets : “ *C’est la grammaire qui dit quel genre d’objet est quelque chose. (La théologie est une grammaire)*”¹³.

La grammaire exprime la manière dont sont les objets, les propriétés qu’il est impensable que ces objets n’aient pas. Elle dirige, oriente et détermine l’usage d’un mot. Elle est donc liée aux formes de vie et à la notion de règles, constitutives de jeux : “ *En l’occurrence, le mot « règles » est pratiquement synonyme de « grammaire », à condition de prendre celle-ci en un sens plus large que celle des grammairiens. Le grammairien au sens habituel, qui s’intéresse à la syntaxe des phrases « grammaticalement correctes », fait abstraction des formes de vie ; le grammairien au sens wittgensteinien doit en tenir compte. La grammaire profonde qui gouverne nos jeux de langage n’est en effet compréhensible que si nous tenons compte des « formes de vie » dans lesquelles ils s’inscrivent*”¹⁴.

La grammaire wittgensteinienne est indiscutablement une grammaire philosophique qui régit le rapport entre le langage et la réalité. Dans les *Investigations*, Wittgenstein ne se préoccupe plus de la vérité ou de la fausseté des propositions. Sa préoccupation est d’ordre herméneutique : qu’est-ce qui a du sens et qu’est-ce qui n’en a pas ? La grammaire chez Wittgenstein est la condition conceptuelle de possibilités des jeux du langage, du sens du langage : “ *La grammaire philosophie peut être définie comme condition de possibilité du*

¹³ L. Wittgenstein. , *Op.cit.*, § 373, p. 243

¹⁴ Jean Greisch. , *Op.cit.*, p. 496.

double sens du langage''¹⁵. Autrement dit, la grammaire philosophique est une technique de projection de la réalité qui permet de saisir le sens de notre discours dans son contexte, dans son rapport à la réalité d'une part, et d'autre part, une : " approche phénoménologique du langage" qui permet de comprendre notre discours. La grammaire n'explique rien, elle décrit simplement tel qu'il nous apparaît dans la réalité, quelque chose dont l'évidence saute aux yeux.

Sans doute, la question de la grammaire chez Wittgenstein évoque celle relative à la distinction entre dire et montrer. En effet, dans le *Tractatus*, Wittgenstein soutient que : " *ce qui peut être montré ne peut être dit*" (T.4 1212). Par conséquent, on ne saurait parler de la grammaire ni désigner son contenu. Tout ce que l'on pourrait faire, c'est d'en donner une idée à l'aide notamment d'exemples de cas particuliers comme il l'a d'ailleurs fait, lorsqu'il tentait de donner une définition à la notion de "jeu de langage". Il s'agit en fait de déterminer l'espace grammatical du jeu. Wittgenstein change carrément de perspective dans les *Investigations* : ce qui peut être montré peut être dit, ou ce qui peut être dit, peut être montré. Toute proposition empirique est destinée à dire quelque chose et à montrer la grammaire du jeu.

L'intérêt des notions de "jeu de langage" et de la "grammaire" est de souligner le fait que chaque jeu de langage est régi par des règles particulières qui le définissent. Les règles du langage poétique ne sont pas les mêmes que celles du langage ordinaire, ni a fortiori que celles du langage scientifique. Etudier une grammaire ou un jeu de langage, c'est étudier les règles qui régissent le bon usage des mots et des phrases dans ce jeu de langage. Chaque jeu bien conçu a des règles cohérentes, il en va de même pour les jeux de langage. Mais il arrive que les jeux de langage entre en collision : parfois on parle dans un jeu de langage en appliquant les règles qui définissent un autre jeu de langage. Selon Wittgenstein, ces collisions sont à l'origine de toutes sortes de difficultés philosophiques que les érudits s'acharnent à résoudre, mais qui sont en fait, de faux problèmes, c'est-à-dire des problèmes mal posés.

¹⁵ L. Wittgenstein. , *Grammaire philosophique*,p, 9.

CHAPITRE III : LA PHILOSOPHIE COMME TRAITEMENT LINGUISTIQUE

1 Origines des problèmes philosophiques

Pour Wittgenstein, la philosophie est comme un jeu de langage, mais dont la spécificité en tant que jeu, il ne jouerait pas. Autrement dit, c'est un "non-jeu" de langage qui, introduit des concepts ou des éléments étrangers et compliqués dans le langage. Ce faisant, il le pervertit. Mais alors, pourquoi cette détermination des philosophes et comment nous y laissons-nous facilement emporter ? Comment expliquer le caractère sophistiqué du discours philosophique ? Mais pourquoi cette séduction du discours philosophique ?

Wittgenstein ramène tout le problème autour des concepts philosophiques suivants : "représentation", "intuition" (*IP*, §213), "sensation" (*IP*, §288), "pensée" (*IP*, §339, 428). Quels sont les usages de ces concepts ? Comment sont-ils utilisés dans le langage ordinaire avant que les philosophes ne les introduisent dans leurs discours ? Pour répondre à cette difficulté, Wittgenstein fait intervenir le concept de grammaire. Il distingue deux types de grammaires : la "grammaire de surface" et la "grammaire des profondeurs" qui est celle des philosophes dans laquelle les mots ont un usage : " *On pourrait distinguer dans l'usage d'un mot une « grammaire de surface » d'une « grammaire des profondeurs ». Ce qui s'imprègne immédiatement à nous du fait de l'usage d'un mot c'est son mode d'utilisation dans la structure propositionnelle, la partie de son usage- pourrait-on dire- perceptible à l'oreille*"¹⁶. Chacun des concepts à sa grammaire, son mode d'utilisation.

Mais le drame du discours philosophique, est qu'il dénature, transforme, déforme le mot et l'intègre dans son jeu. Parce que marqué par l'univocité, le langage philosophique vide le mot de sa quintessence même. Or, la véritable nature d'un mot, c'est la plurivocité de son usage : " *L'essence d'une chose est exprimée par l'usage grammatical du mot correspondant*"¹⁷. Le mot ainsi dépouillé, n'est qu'un simple signifiant, un signe sans signification : " *Chaque signe, isolément, semble mort. Qu'est-ce qui lui donne vie ? Il n'est vivant que dans l'usage*"¹⁸. Malheureusement, c'est cette prétention, cette ambition des philosophes à vouloir maîtriser les concepts, cette "rage philosophique" qui consiste à nier

¹⁶ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, éd Gallimard, Paris, 1961, § 664, p. 302.

¹⁷ *Ibidem*, § 371, p. 243.

¹⁸ *Ibidem*, § 432, p. 257.

au mot sa nature, c'est-à-dire la plurivocité de ses usages, bref, cette grammaire des profondeurs qui est la cause des problèmes philosophiques : “ *Une cause principale des maladies philosophiques – diète unilatérale : on ne nourrit pas sa pensée par un seul genre d'exemple* ”¹⁹. Pour Wittgenstein, les problèmes philosophiques sont dûs aux illusions produites par le langage. C'est le non respect de la grammaire des règles des jeux de langage qui génère des problèmes philosophiques qui, au fond ne sont manifestement pas de problèmes empiriques. Ce sont les philosophes qui ont embrouillé les jeux de langage qui fonctionnent bien dans le quotidien : “ *La philosophie, dit Wittgenstein, est la lutte contre l'ensorcellement de notre entendement par les moyens de notre langage* ”²⁰.

La philosophie est une lutte contre elle-même, puisque les puzzles philosophiques naissent “ *lorsque le langage est en fête* ”²¹. La philosophie, c'est “ *un rêve de notre langage* ”²², puisque nous ne respectons pas les règles de jeu qui les gouvernent, nous ne savons plus par exemple, ce que signifie “ appeler une chose par son nom ” et nous courront par conséquent le risque de confondre l'acte de désignation avec son sens terminologique. Plus précisément, c'est lorsque nous n'avons plus en vue les règles de jeux de langage que les problèmes philosophiques apparaissent. Un problème philosophique se pose lorsqu'on se réfère, jouant un jeu de langage déterminé, à la grammaire d'un autre, lorsqu'on mélange les différentes grammaires. En d'autres termes, la plupart des problèmes philosophiques proviennent de l'inaptitude des philosophes à comprendre les règles du langage.

En réalité, il ne s'agit pas de problèmes, mais de perplexité. Les premiers se résolvent tandis que les seconds se dissolvent. Selon Wittgenstein, les problèmes philosophiques n'ont pas de solution cachée qui puisse être décelée. Lorsqu'un philosophe comme Platon demande par exemple, ce qu'est la beauté, il est certain qu'il doit exister quelque chose de fondamental qui doit rendre un être beau. Or, en fait, il ne s'agit là que d'erreur provoquée par la forme grammaticale de la question elle-même : “ Qu'est-ce que... ? ”.

Ainsi, pour Wittgenstein, nous n'avons pas besoin de comprendre l'essence de la beauté comme le soutient Platon, pour utiliser le mot “ beauté ”. En outre, demander par exemple: “ Quelle heure est-il ? ”, ne cause aucun problème. Mais s'interroger sur la nature du temps, oui. Se demander : “ Où se trouve le Togo ? ”, ne pose aucun problème, mais s'interroger sur la nature de l'espace, oui. Par exemple, la considération que fait Kant dans la *Critique de la raison pure*, du temps et de l'espace comme des cadres a priori de la sensibilité,

¹⁹ *Ibidem*, §593, p. 287.

²⁰ *Ibidem*, § 109, p. 165.

²¹ *Ibidem*, § 38, p. 133.

²² *Ibidem*, § 358, p. 239.

pose problème aux yeux de Wittgenstein. Le charme des mots nous enserme dans une impasse de sorte qu'il faut éviter le piège et sortir du labyrinthe : *“ Le langage est un labyrinthe de chemins. Vous venez par un côté et vous vous y reconnaissez ; vous venez au même endroit par un autre côté et vous ne connaissez plus votre chemin ”*²³. Ainsi, pour Wittgenstein, la recherche de l'essence crée même des confusions sur la correction de l'usage d'un terme. Au lieu de chercher un substrat qui définirait le beau ou l'espace, il propose d'en trouver le sens dans l'usage réel en se demandant par exemple, comment les enfants apprennent l'utilisation : *“ Lorsque l'enfant apprend ce langage, il faut qu'il apprenne par cœur la série « numérale » ‘a, b, c’, ... et il faut qu'il apprenne leur usage (...). Imaginer comment on pourrait éventuellement enseigner leur usage ! On montrera, ce faisant, des lieux et des objets, - mais ici cette manière de montrer intervient également dans l'usage des mots et pas seulement au moment d'apprendre cet usage ”*²⁴.

Ce sont les malentendus et les confusions liés au mode d'emploi des mots et à leurs contextes qui créent des problèmes philosophiques, les entretiennent et même en font des nœuds inextricables. Pour Wittgenstein, la philosophie n'est pas au fond compliquée. Mais si elle paraît compliquée, c'est à cause des nœuds que les philosophes ont introduits de façon insensée dans le langage. La complexité de la philosophie, n'est rien d'autre que les méandres de la pensée. Evidemment, l'image métaphorique du nœud a un intérêt particulier. Elle met l'accent sur le fait qu'il n'y a rien à chercher derrière le nœud qui nous est présenté. Les nœuds sont là et demandent simplement à être réagencés, remaniés, réorganisés.

Selon la pensée wittgensteinienne post-*tractatus*, le langage ordinaire est parfait, ordonné, imperfectible et sans artifice dans son usage normal. Mais ce sont les philosophes qui le dénaturent. Ils font un usage des mots, des jeux de langage et de la grammaire qui, finalement les ensorcellent et les piègent. Leur façon de penser les amène à un semblant d'intelligibilité, à de simples non-sens qui s'évanouissent d'eux-mêmes lorsqu'on les confronte aux faits et aux descriptions les plus simples. Dans leurs propos, les philosophes se trompent toujours par des équivoques grammaticales qui cachent des différences logiques profondes. Ils finissent par poser des questions qui n'ont plus de sens.

Ainsi, les problèmes philosophiques ne sont pas de véritables problèmes, mais simplement de problèmes linguistiques : *“ Wittgenstein aurait probablement souscrit à la boutade sarcastique de Paul Feyerabend, l'enfant terrible de l'épistémologie contemporaine: « Mais au lieu d'en conclure avec Heidegger que « la science ne pense pas »,*

²³ *Ibidem.*, § 203, p. 203

²⁴ *Ibidem.*, § 9, p. 119.

*il aurait probablement retourné le fer dans la plaie des philosophes, en leur rappelant qu'en philosophie on ne va pas très loin en pensant beaucoup, c'est-à-dire en se posant de faux problèmes qui, vus de près, se ramènent à des « gouttelettes linguistiques »*²⁵.

En définitive, la philosophie est comme une tendance naturelle qui nous pousse à vouloir transcender les barrières que notre langage impose à l'expression de notre pensée. Mieux encore et selon l'image métaphorique de Wittgenstein, à " sortir de la maison" ou à vouloir y " mettre de l'ordre", " quitter la ville" ou " en redessiner les plans". En effet, pour Wittgenstein cette tendance est naturelle en ce sens qu'elle habite chacun de nous. Mais seulement qu'elle est plus prononcée chez certains que d'autres en l'occurrence les philosophes.

Elle peut devenir pathogène de deux manières. D'abord, par leurs discours, les philosophes violents la grammaire des jeux de langage et à travers leurs systèmes ils abiment le langage, en perturbant son ordre qui est le résultat d'une évolution naturelle, ce qui en fait d'ailleurs un outil adapté à nos besoins quotidiens. Ensuite, en devenant excessive, compulsive et obsessionnelle, cette tendance peut provoquer un malaise profond chez une personne sous forme d'un problème philosophique insoluble : " *Le mot problème, dit-il, est appliqué à tort lorsqu'on s'en sert pour désigner nos ennuis philosophiques. Ces difficultés, aussi longtemps qu'elles sont considérées comme des problèmes, sont torturantes, et paraissent insolubles*"²⁶.

Par ailleurs, l'anthropologie philosophique wittgensteinienne est inséparable de sa philosophie du langage. En effet, en tant qu'hommes, nous sommes marqués par le sceau du langage. Il est ancré en nous et nous fascine à telles enseignes que nous n'acceptons pas l'idée selon laquelle il existerait des limites à la pensée humaine. Ainsi, nous sommes souvent tentés de soumettre notre langage à notre volonté en faisant dire aux mots, ce qu'en réalité ils n'expriment pas. Tels est le problème des philosophes. C'est cette tendance profonde qui constitue selon Wittgenstein le fond " pulsionnel" de l'activité philosophique : " *Nous ne devons jamais l'oublier, même nos interprétations les plus fines, les plus philosophiques, ont un soubassement instinctif*"²⁷.

²⁵ Jean Greisch. , *Op.cit*, p. 520

²⁶ L. Wittgenstein. , *Le Cahier et le cahier brun*, trad. Fr. G. Durand, éd. Gallimard, Paris, 1965, p. 57-58.

²⁷ L. Wittgenstein. , *Remarques mêlées*, trad Gérard Granel, TER, 1984, p. 64.

2 Questions métaphysiques comme maladies philosophiques

Si dans le *Tractatus*, Wittgenstein aurait admis l'existence d'objets philosophiques légués par l'histoire, dans les *Investigations*, il affirme qu'ils n'existent pas comme l'entend la philosophie. Les objets philosophiques seraient des constructions ou des hallucinations métaphysiques. Pour Wittgenstein les philosophes sont des malades. Les causes de leur maladie sont entre autres, la soif de la généralité, de l'usage des concepts généraux qui les poussent à chercher obstinément quelque chose de commun entre les différents emplois d'un mot dans de nombreux jeux de langage qui n'ont entre eux que des jeux de langage. La deuxième cause est liée à la soif de clarté. C'est une tendance qui pousse les philosophes à vouloir à tout prix définir un mot, en abstraire une essence ayant la "pureté du cristal", en faire un concept. Par conséquent, ils oublient toutes les situations où le mot est utilisé différemment, tant l'idéal les rend aveugles.

La dernière cause est l'envoûtement exercé par certains mots, pousse les philosophes à les prendre eux-mêmes pour des choses. Cette fascination se traduit aussi par une tendance à sublimer la logique de notre langage qui nous entraîne à prendre des contraintes grammaticales pour des éléments de savoir. Aussi certaines images ou analogies sont-elles enkystées dans notre langage de telle manière que les philosophes pensent qu'ils décrivent la réalité. Par exemple, l'écoulement du temps : *" Les problèmes qui proviennent d'une fausse interprétation des formes de notre langage ont le caractère de la profondeur. Ce sont de profondes inquiétudes qui sont enracinées en nous aussi profondément que les formes de notre langage, et dont la signification est aussi importante que celle de notre langage "*²⁸.

La maladie philosophique, c'est selon Bouveresse, le devenir pathologique de la philosophie: *" (...) le pathos du sublime et celui de la profondeur constituent précisément, aux yeux de Wittgenstein, les deux symptômes essentiels de la « superstition philosophique » "*²⁹. Cette métaphore relève de l'analogie suivante : la "mauvaise philosophie" est pour la pensée ce qu'est la maladie pour le corps. Cette analogie dépasse en fait, une simple démarche heuristique. Au fond, nous pouvons étendre le domaine d'application de la notion de "maladie" au domaine intellectuel, personnel ou public. Nous pouvons nous appuyer sur deux arguments pour démontrer la validité de cette interprétation.

²⁸ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, § 111, p. 165.

²⁹ Jacques Bouveresse. , *Herméneutique et linguistique*, éd. de l'Eclat, 1991, p. 80.

D'abord, selon l'anthropologie wittgensteinienne, le corps et le psyché (âme, pensée ou esprit) sont inextricablement liés, tout comme les jeux de langage et les formes de vie. Ainsi, l'idée de "maladie" n'est pas limitée à la pathologie organique ou à la folie, car la tendance philosophique qui est en chacun de nous, peut par excès perturber la scène intellectuelle constituée par nos croyances, nos certitudes les plus absolues et nos doutes, qui nous permet de penser et donc de vivre en harmonie avec notre environnement.

En outre, les maladies philosophiques dont parle l'auteur des *Investigations* ont des signes de véritables "névroses intellectuelles" par leur caractère anxiogène (tourments, inquiétudes profondes etc.), obsessionnel « et conflictuel. Ainsi, un nœud conceptuel se forme lorsque le langage est en roue libre. Par exemple, lorsque certains mots qui nous fascinent, surtout ceux qui ont une dimension ontologique comme "être" ou "avoir" ; ou dimension métaphysique comme "âme" ou "liberté", dimension cognitive comme "savoir" ou "douter", dimension normative comme "devoir" ou "pouvoir" et dimension psychologique comme "penser" ou "comprendre" sont extraits des jeux de langage ; deviennent des signes morts, insignifiants, des fétiches que finalement nous manipulons à notre gré : " *Tout signe isolé paraît mort. Qu'est-ce qui lui donne vie ? C'est dans l'usage qu'il est vivant. A-t-il en lui-même le souffle de la vie ? Ou l'usage est-il son souffle ?*"³⁰. Ce nœud conceptuel donne naissance apparemment à un problème, un dilemme, un paradoxe, appelant une solution que nous cherchons lors sans trêve, mais en vain. Nous ignorons carrément que l'origine de ce problème est en nous-mêmes.

3 La philosophie comme traitement thérapeutique du langage

Dans le *Tractatus*, Wittgenstein pensait que la langue usuelle avait une structure essentielle. A présent, il soutient que c'est une idée erronée dont l'obsession chez les philosophes pour la généralisation et la généralité en sont les causes. Dans cette perspective, les philosophes sont malades. La méthode appropriée à leur guérison est la thérapeutique. La philosophie est donc une activité thérapeutique. Elle traite une question métaphysique comme une maladie. Mais de quelle maladie s'agit-il au juste ? Comme l'a remarqué le philosophe congolais Ngwey : " *En un mot, le mal, c'est cette aliénation de l'esprit détourné du seul*

³⁰ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, 1961, § 432, p. 257.

*terrain réel où se déploie le langage humain : la pratique et l'usage quotidiens dans toute leur complexité, leur richesse et toute leur concrétude*³¹.

Comment nous l'avons précédemment montré, la philosophie produit des dichotomies dans le langage et creuse de véritables fossés entre certaines entités intrinsèquement liées. La préoccupation de Wittgenstein à travers la méthode qu'il nous propose, est de revenir à l'unité première de l'homme, avant la séparation provoquée par la philosophie. Mieux encore, il veut faire ressortir le lien inextricable interne existant entre ces entités. Bref, il veut simplement nous encourager à résister à la propension philosophique, à dissocier des pratiques vécues comme unies et continues quand nous ne faisons pas de la philosophie. L'entreprise thérapeutique wittgensteinienne vise avant tout, à porter assistance à une personne en proie à de profondes inquiétudes, une personne qui souffre du fait de certaines questions qui l'obsèdent et la tourmentent.

En face d'un individu embourbé dans un problème insoluble, le philosophe est comme un thérapeute devant un malade. La " psychanalyse philosophique " consiste donc à aider le patient à remonter à la cause, à la racine de son mal. Bien entendu, il ne s'agit pas de résoudre ce qui est un semblant de problème qui d'ailleurs n'a pas de solutions. Ce qu'il convient de faire, c'est de dissoudre tout simplement le prétendu problème, le faire disparaître dans la pensée du malade comme le médecin fait disparaître un symptôme. Autrement dit, il s'agit de soulager une personne rendue malade par ce problème.

Dans la perspective anthropologico-philosophique wittgensteinienne, la guérison n'est pas l'œuvre du thérapeute, mais de l'individu malade lui-même. En effet, l'état de perplexité, de confusion et d'inquiétude ont tous les traits de symptômes pathologiques pour l'individu. Ce sont autant de conflits internes insolubles qu'il faut faire remonter à des préjugés, des analogies ou des images profondément enracinées dans le fort intérieur. Ces conflits sont d'une nature différente de ceux dont traite la psychanalyse, mais le modèle psychanalytique est présent chez Wittgenstein. Incontestablement, Wittgenstein est fortement influencé par Freud comme nous le fait remarquer ses commentateurs: " *Notre méthode ressemble en un certain sens à la psychanalyse* " ³².

La philosophie wittgensteinienne est une cure contre les maladies de l'intellect. Et cette cure philosophique consiste essentiellement en une discussion destinée à dénoncer les

³¹ Ngwey Ndong'a Ndengue, « le normal et le pathologique dans la thérapeutique de Wittgenstein » in J.-F. Malherbe, (éd), *Langage ordinaire et philosophie chez le « second » Wittgenstein*. Publication de l'Institut de linguistique. Louvain-La neuve, 1981, p. 66.

³² G. Baker. , « Notre méthode de pensée sur la pensée » in *Revue d'Etudes critiques consacrées aux Dictées de Wittgenstein*, PUF, 1997, p. 284.

symptômes des nœuds conceptuels du langage et des confusions des jeux de langage afin de faire disparaître le prétendu problème philosophique tout comme le médecin guérit un patient en faisant disparaître sa maladie et en le ramenant à la santé. On peut résumer avec Waismann l'un des étudiants de Wittgenstein, les principes directeurs de la thérapie philosophique en ces termes: “ *Le projet thérapeutique consiste essentiellement à cultiver une prise de conscience de ses propres règles (...) de ses propres préjugés et d’analogies ou d’images qui ont inconsciemment guidé sa pensée. Le langage dont la grammaire requiert une clarification est son langage*”³³; “ *...la découverte de la grammaire de notre langage ne consiste pas à effectuer des découvertes ou à fournir de nouvelles informations au patient, mais à l’amener à percevoir ou à reconnaître des motifs (patterns) qu’auparavant il n’avait pas remarqués dans ce qui lui était visible et tout à fait familier*”³⁴; “ *Le philosophe doit essayer d’amener son patient à prendre une décision, à accepter une nouvelle manière de voir avec son consentement spontané*”³⁵; “ *A cette fin, produire souci et perturbation chez l’interlocuteur est un élément crucial de la tactique*”³⁶.

Le “philosophe psychanalyste” par delà des oppositions et des contradictions, élucide la structure conceptuelle qui nous mène quand nous philosophons à la perdition ; On résout les problèmes non pas en ajoutant ou en amplifiant les informations, mais simplement en “ arrangeant différemment ce que avons toujours su”. Pour Wittgenstein, le but principal du philosophe est de faire disparaître l’objet de la philosophie. Pour cela, il suffit simplement de poser les problèmes à un niveau adapté, c’est-à-dire le niveau auquel le problème ne se pose plus, et de procéder face à eux comme face à des nœuds. Mais non pas en s’interrogeant sur le pourquoi du nœud, mais plutôt sur les mouvements, les simples gestes qui vont lui rendre sa souplesse. La tâche de la philosophie, c’est comme dirait Wittgenstein, de “ montrer à la mouche comment sortir du piège à mouche”. Devant un problème philosophique, il ne faut pas réfléchir sous peine de s’empêtrer.

Dans le *Tractatus*, en effet, le langage ordinaire était suspecté de véhiculer des propositions dénuées de sens ; seul le langage scientifique était assuré. Dès le “Cahier bleu “, Wittgenstein déclare au contraire, que le langage ordinaire est parfait. Dès lors, on comprend aisément que l’activité philosophique ne saurait plus consister à analyser des propositions afin de séparer des autres, celles qui sont dénuées de sens, mais à analyser l’usage des expressions linguistiques dans différents jeux de langage de manière à formuler la grammaire de ces

³³ *Ibidem.* 287-288.

³⁴ *Ibidem.* ; p. 287.

³⁵ *Ibidem.* , p. 289.

³⁶ *Ibidem.* , p. 297.

expressions. La fonction essentielle de la philosophie consiste à défaire les malentendus du langage ordinaire et à ramener le philosophe au langage réel : *“ Lorsque les philosophes usent d’un mot « savoir », « être », « objet », « moi », « proposition », « nom » et qu’ils aspirent à saisir l’essence de l’objet, il faut se demander toujours : « ce mot a-t-il effectivement ce sens-là dans le langage qui est son pays d’origine ? » Nous ramenons les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien”*³⁷.

Wittgenstein veut simplement remettre les philosophes “ sur le sol raboteux du langage” en relevant les formes du langage doués de sens et faire disparaître celles qui en sont dépourvues. Cela exige un véritable travail d’exploration avec pour principe, qu’un mot n’a de sens qu’à l’intérieur d’un jeu de langage. Pour le penseur viennois, le philosophe est fondamentalement philosophe du langage. Son rôle est de présenter le fonctionnement normal du langage, de comprendre son fonctionnement effectif en prenant acte de la diversité des jeux de langage, en repérant les différents modes d’emplois des mots dont la confusion et la signification qu’on leur attribue : *“ Il en résulte pour le philosophe la tâche d’analyser les multiples usages dont un mot ou une phrase sont susceptibles”*³⁸.

Dans son analyse des jeux de langage particuliers quitte à détecter les maladies que peuvent provoquer des analogies superficielles dans l’emploi des mots, le philosophe doit suivre une démarche apparente à celle du psychologue : décrire. Cette description en effet, se fait en construisant une sorte de carte de problèmes, de représentation synoptique. Il s’agit au fond de revenir au langage, aux usages, et aux formes de vie dans lesquels ces jeux prennent leur sens. Par cette élucidation linguistique, le philosophe arrive à dissoudre les problèmes dûs au fait que nous isolons une situation de son contexte global. Le concept de représentation synoptique peut dès lors se comprendre à deux niveaux : au sens strict, il s’agit de la matrice grammaticale et logique à partir de laquelle nos expressions linguistiques prennent sens ou non. Dans un sens souple, il s’agit de ce à partir de quoi nos énoncés trouvent leur sens. Dans l’entendement wittgensteinien, le philosophe n’a pas à construire des systèmes théoriques et totalisants, mais à décrire simplement les faits, les événements qui se passent autour de nous : *“ Le travail du philosophe est l’entassement des souvenirs pour un but particulier”*³⁹.

Ainsi, Wittgenstein rejette la métalinguistique, la théorisation ou l’explication. Expliquer, c’est introduire comme en science, la causalité où le chercheur donne des

³⁷ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, § 116, p. 166.

³⁸ Jean-Michel Besnier. , *Op.cit.*, p ; 403

³⁹ L. Wittgenstein, *Op.cit.*, § 127, p. 168.

explications et des justifications aux phénomènes. Expliquer les phénomènes par des hypothèses causales et des inférences hypothético-déductives à partir des lois et des conditions initiales, telle est la démarche propre aux sciences naturelles et exactes. Mais aux yeux de Wittgenstein, l'explication n'a pas sa place en philosophie, elle ne convient pas à la philosophie. Car il n'y a rien à expliquer en philosophie. Cette "totalité du réel" qu'elle pense être son objet et qu'elle ambitionne audacieusement d'expliquer rationnellement, est une vaine entreprise puisqu'elle n'a rien de mystérieux, de caché: "*La philosophie place toute chose devant nous, et n'explique rien ni ne déduit rien. Puisque tout est étalé sous nos yeux, il n'y a rien à expliquer. Car ce qui est caché par exemple ; ne nous intéresse pas*"⁴⁰. L'explication en philosophie est dangereusement dangereuse, en ce sens qu'en voulant expliquer, elle crée d'autres problèmes en plus de ceux qu'elle entend résoudre.

La seule démarche convenable à la résolution des problèmes philosophiques, est la description. Décrire, c'est faire un compte rendu des événements, des faits, des usages des mots, un peu comme à la manière des ethnologues. La description chez Wittgenstein est comme une ethnographie. Mais il ne s'agit pas de décrire les peuples ou les groupes ethniques, mais les différents usages des mots. En d'autres termes, Wittgenstein demande aux philosophes de décrire les pratiques, les activités, les actions et les réactions spécifiques aux contextes caractéristiques dont fait partie le mode d'emploi d'un concept. Le philosophe doit décrire le langage en laissant les choses telles qu'elles sont: "*la philosophie ne doit en aucune manière porter atteinte à l'usage réel du langage, elle ne peut faire autre chose que le décrire. Car elle ne saurait le fonder. Elle laisse toute chose en leur état*"⁴¹. La démarche essentielle en philosophie est la description. C'est à elle que nous devons nous arrêter et accorder toute l'importance qu'il faut. Vouloir la dépasser, c'est créer d'autres difficultés.

Au fond pour Wittgenstein, la philosophie n'est pas une théorie ou une doctrine, mais au contraire: "une pratique de la philosophie qui soit conforme à sa propre nature discursive ; qui intervienne à visage découvert dans l'ensemble des pratiques du langage, en prenant appui sur le procès de leur « vie », à chacune spécifique, pour y déplacer les mots, y brouiller les repères, pour y lever les « blocages » induits par les catégories philosophiques unitaires qui viennent spontanément les structurer"⁴².

Ainsi, contrairement au *Tractatus*, la philosophie se voit chargée d'une lourde destinée : la thérapeutique linguistique. La fonction éthique de la philosophie est de soigner

⁴⁰ *Ibidem.* , § 126, p. 168.

⁴¹ *Ibidem.* , § 124, p. 167.

⁴² Dominique Lecourt. , *Op.cit*, p. 210.

les maladies qu'elle a elle-même causées, c'est-à-dire, par la description, clarifier les jeux de langage, refaire la géographie des concepts, revenir aux égarements du langage afin de repérer les mots insignifiants comme des coquilles vides. Bref, débarrasser les mots de leurs lourdeurs philosophiques en les ramenant à leur fonctionnement quotidien : ‘‘ *D’abord conçue comme l’identification et l’analyse des propositions qui méritent de constituer la science, la philosophie devient ensuite l’entreprise thérapeutique visant à clarifier les obscurités du langage, à débrouiller ses multiples » jeux »- bref, selon les termes de Wittgenstein lui-même, « la lutte contre l’ensorcellement de notre entendement par les moyens de notre langage’’*⁴³.

Mais si effectivement, les problèmes philosophiques proviennent des confusions des jeux de langage et que les questions métaphysiques sont des hallucinations ou des maladies philosophiques, comment peut-on alors d’une part, résoudre ces problèmes linguistiques et d’autres part, guérir le philosophe des maladies qu’il a lui-même causées ? Autrement dit, comment traiter les questions philosophiques ?

DEUXIEME PARTIE : EXAMEN CRITIQUE

Chapitre IV : Pour une critique de l’épistémologie wittgensteinienne

1 Critique du positivisme logique post-*tractatus*

Comme nous avons pu le remarquer, la caractéristique la plus marquante de la pensée épistémologique post-*tractatus*, est la mise en question des thèses centrales du *Tractatus*. Une autocritique sans doute, qui l’a finalement conduit à l’abandon de l’idée d’une architecture uniforme sous-tendant tout langage et la thèse selon laquelle des énoncés n’ont de sens que s’ils dépeignent des états de choses. Les propositions ne sont plus des tableaux logiques du monde. Les énoncés scientifiques ne plus les seuls légitimes. Certaines propositions ont du sens, même si elles ne sont pas des fonctions de vérité des propositions élémentaires.

⁴³ Jean-Michel Besnier. , Op.cit. , p. 399.

Le grand mérite de l'auteur des *Investigations*, c'est de s'être libéré du paradigme de référentialité dans lequel il s'était enfermé. Du moins, comme le fait d'ailleurs remarquer Hottois, dans sa pensée tardive, Wittgenstein a tenté de se débarrasser de l'obsession de ce paradigme : “ *La philosophie du second Wittgenstein, sera précisément un art de dissolution des formes innombrables prises par l'obsession de la référence et par les tentations sans cesse renaissantes de succomber au paradigme référentiel*”⁴⁴. Notons que le paradigme référentiel, ou mieux, la théorie du sens chez Wittgenstein, joue le rôle de démarcation et est fondé sur le critère cher aux néopositivistes: la vérification ou la vérifiabilité. D'après cet argument, les propositions métaphysiques sont dénuées de sens, parce qu'elles ne comportent pas d'indication de la méthode de vérification qu'on pourrait leur appliquer.

Dans notre précédent travail, nous avons montré en nous appuyant sur Karl Popper qu'il y a chez l'auteur du *Tractatus*, un manque de rationalisme critique. Aussi le critère de vérification qui a servi à l'élimination de la métaphysique, nous a-t-il paru injustifié et intenable épistémologiquement. D'abord en tant que critère, ce n'est pas un énoncé factuel, ce qui nous a conduit à nous interroger sur sa légitimité. Ensuite les énoncés métaphysiques ne sont pas vérifiables comme les énoncés scientifiques. Mais cela ne justifie aucunement leur rejet dans le débarras de non-sens. En lieu et place de vérification, Popper propose le critère de réfutabilité ou de falsifiabilité qui paraît refléter la démarche rigoureusement rationnelle qui caractérise la science.

Mais le retour de Wittgenstein à l'activité philosophique après dix ans de silence, ne jette-t-il pas quelque lumière sur la compréhension de son autoanalyse ? Assurément, malgré ce fléchissement de positions, Wittgenstein n'a pas pour autant renoncé à sa critique de la métaphysique, visée première de son empirisme logique. D'ailleurs en soutenant que le langage est une pratique ou une activité sociale acquise par l'apprentissage, Wittgenstein comme nous l'avons montré, critique St Augustin et s'oppose catégoriquement à la prétention philosophique de la saisie de l'essence des mots, et à la généralisation. En effet, contrairement aux propositions métaphysiques, le jeu de langage ne porte pas sur la totalité de ce qui est. Il est toujours relatif et lié à un contexte et à une grammaire. Puisqu'elle a perdu le lien vivant avec les différents jeux et viole les règles de leurs grammaires respectives, la métaphysique est inutile. Mais alors, cette idée n'a-t-elle pas beaucoup en commun, avec la théorie du sens dans le *Tractatus* ?

⁴⁴ Gilbert Hottois. , *Pour une métaphilosophie du langage*, Vrin, Paris, 1981, p.....

Naturellement, dans les *Investigations*, il n'est pas question chez les philosophes viennois de conditions de vérification relatives à une situation expérimentale. Il s'agit plutôt de conditions semblables relatives à la nature du langage ordinaire. En effet, ce que nous laisse entendre le concept même de " jeu de langage", c'est que le sens d'un énoncé est lié à son contexte d'usage. En identifiant ainsi le sens à l'usage, Wittgenstein veut signifier qu'une proposition n'a de sens que si elle est rapportée à son usage. Or les énoncés métaphysiques ne sauraient respecter un tel principe. Ainsi il ne peut y avoir de jeu de langage métaphysique. Mais, au fond, y a-t-il un rapport entre le concept wittgensteinien de jeu de langage et le principe de vérification ?

En effet, la nouvelle explication du sens que nous donne Wittgenstein est une extension, une application de la précédente de la proposition comme image. Cette nouvelle approche incluse bien entendu, le principe de vérification, mais comprend également d'autres éléments qui sont associés à la période positiviste de Wittgenstein. Une image est facilement construite comme montrant comment quelque chose peut être construit. Cet usage de la notion d'image est important chez Wittgenstein. Pour lui, on ne peut comprendre un énoncé que si on l'applique : "*Que désignent dès lors les mots de ce langage ? Ce qu'ils désignent, comment cela doit-il se montrer, si ce n'est dans la manière de leur usage ? Et cet usage, nous l'avions décrit. L'expression « ce mot désigne cela » devrait donc former une partie de cette description. Ou : la description devra prendre la forme « le mot...signifie... » Or on peut abrégé la description de l'usage du mot « diable » de manière à dire que ce mot désigne cet objet*"⁴⁵.

Dans les *Investigations*, l'idée du sens d'une proposition ne se repose vraiment pas sur la vérification, mais sur la confirmation relative ou l'infirmité. Aussi leur signification ne réside -t-elle pas seulement dans les propositions observationnelles en rapport, mais beaucoup plus dans la simplicité, la beauté ou la commodité de l'image du monde qu'elles nous donnent. Cette flexibilité chez le Wittgenstein tardif a l'avantage que la signification d'une proposition se trouve dans notre vie ou activité sociale.

Du coup, la conception de la proposition comme pouvant être confrontée à la réalité et dont le sens était identique à sa méthode de vérification, a perdu toute fonction et tout privilège. Tester, questionner, confirmer ou infirmer sont d'importantes activités pouvant être pratiquées sur n'importe quel énoncé, mais elles sont loin d'être les seules. Même sans vérification ni infirmité, l'acceptation d'un énoncé et ses conséquences déterminent le rôle

⁴⁵ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, § 10, p. 119.

de cette proposition dans nos vies et ce rôle serait sa signification. C'est seulement quand elle n'a pas un tel rôle qu'un énoncé peut être comme une dent d'engrenage tournant dans le vide comme des énoncés philosophiques.

Mais bien que pertinente, la thèse de Wittgenstein n'est pas exempte d'objections. Wittgenstein soutient que le langage est formé d'expressions qui sont douées de sens, car elles sont liées chacune à un mode d'emploi. Il nous semble que le sens ne saurait être enfermé dans le seul champ épistémologique du jeu de langage ou de langage comme activité sociale. Le sens d'un énoncé peut ne pas être nécessairement lié à un contexte. En effet, bien qu'ayant une portée générale, la proposition métaphysique a une rationalité. Même une proposition dite dénuée de sens, peut tout de même après exploration herméneutique ou interprétative, retrouver une intelligibilité. Car la ruse de la raison consiste à échanger de perspective, de mode d'approche, pour soumettre un fait qui *prima facie* semble inintelligible. Tout le travail de l'herméneutique philosophique depuis Heidegger, en passant par l'auteur de la célèbre *Vérité et Méthode* Gadamer, jusqu'à Habermas et Ricoeur, est de donner un sens à un non sens apparent. Ce qui n'était que pur désordre et absurdité, s'ordonne et exhibe une signification. Il y a donc ici un dire littéral patent, et un dire caché, latent que l'herméneute doit découvrir. Par exemple, un rêve ne signifie rien, mais l'interpréter, il recouvre un sens.

Même ce qui à première vue, offre un certain sens, peut après examen approfondi, révéler un autre sens. L'herméneute révèle ainsi la pluralité des perspectives que l'on peut prendre sur un fait. Soit un conte : il dispense des leçons différentes aux enfants (qui n'en voient que ce qui saute aux yeux) et aux adultes (qui sont capables de tirer des leçons pour la vie). L'idée ici, c'est qu'il y a des niveaux de compréhension possible. D'ailleurs dans les sciences humaines en général, en histoire et dans la psychanalyse en particulier, on procède par voie interprétative.

Toujours dans la même perspective, le concept de " jeu de langage" chez Wittgenstein, en attestant que le sens est toujours relatif à une façon de parler, elle-même liée au contexte et aux règles, pose un problème de compréhension qui au plan philosophique est loin d'être partagée. En effet, si pour Wittgenstein, le jeu de langage est une forme de vie et la compréhension ne peut se limiter qu'à la conscience des règles de ce jeu langagier, pour Gadamer, grande figure de l'herméneutique philosophique contemporaine, la compréhension n'apparaît à la conscience que dans la mesure où le jeu de langage est problématisé, c'est-à-dire là où la distance temporelle ou culturelle interdit une compréhension spontanée, immédiate qui ferait directement référence au vécu. Cette position gadamerienne ne paraît-elle pas réaliste ?

Au demeurant, même si dans sa pensée post-*tractatus*, Wittgenstein lie le sens à l'usage, cela est aussi problématique que le vérificationnisme.

2 Critique du concept de ‘ jeu de langage’

La notion de ‘ jeu de langage’ chez Wittgenstein, joue une fonction heuristique, puisque c'est par elle qu'il définit et explique le fonctionnement du langage'. Cependant, cette philosophie du jeu de langage pose problème. En effet, le caractère radical des ‘ jeux de langage’ est qu'il n'y a pas de métalinguistique, il n'y a pas de sujet dans le langage. Le langage est foncièrement une pratique voire une activité sociale qui transcende et englobe l'individu : *“ Wittgenstein veut nous faire entendre que le langage est une pratique à laquelle nous sommes soumis, enrôlés mais dont nous ne sommes pas les maîtres. Sa thèse, prise dans toute sa force, c'est que lorsque nous entrons dans la pratique langagière, ce n'est pas un « nous » déjà constitué qui vient y « prendre part », mais qu'au contraire « nous » sommes constitués par cette pratique. Ce que les énigmatiques de ses textes tentent de faire comprendre, c'est qu'il n'y a en aucun cas préexistence d'un « sujet » un « sujet » au langage’*⁴⁶.

En effet, la correspondance entre l'énoncé et les règles ou le contexte d'usage, ne suffisent pas à garantir comme nous l'avons montré plus haut, la vérité du discours scientifique. En rejetant toute théorisation, en refusant l'idée d'existence du sujet transcendantal, Wittgenstein a tort puisqu'il occulte complètement le rôle actif du sujet. Même si l'usage et les règles déterminent la signification ou le sens des énoncés, il ne faut pas croire que le sujet n'y joue pas un rôle conséquent, que la théorisation ou l'explication est impossible. Un logicien américain Kripke défend l'idée qu'un scepticisme radical concernant l'aptitude des hommes à suivre des règles trouverait chez Wittgenstein lui-même, puisqu'il soutient l'impossibilité de tout langage privé. Les jeux de langage supposent toujours une convention et formes de vie partagées. Par conséquent, l'intériorité serait un mythe selon l'expression de Jacques Bouveresse.

Aussi le concept-même de ‘ jeu de langage’ pose-t-il un problème sérieux sur le plan épistémologique. Bien entendu, Wittgenstein a tenté d'élaborer un langage qui permet qui

⁴⁶ Dominique Lecourt. , *Op ;cit*, p. 206.

permet de comprendre les règles régissant tout langage tout langage empirique. Mais ce concept peut influencer bien d'habitudes de penser. Par exemple, il peut être abusivement sollicité pour accréditer un relativisme philosophique ou épistémologique et justifier la thèse de l'incommunication entre les hommes.

On peut sans scrupules se demander, comment une vérité universelle est-elle envisageable à partir de la multiplicité irréductible des "jeux de langage" ? La vérité universelle ou l'universalité d'un langage idéal paraît être mise en défaut face à la pluralité des langues naturelles correspondant à des mondes vécus différents. Ce qui implique que le langage tout en restant constitutif d'une logique, s'enracine dans la vie en tant qu'élément historique.

Enfin, Wittgenstein parle de "jeu de langage" et affirme en même temps de ne pas s'engager dans la quête d' "une forme générale de la proposition". Mais en fait, Wittgenstein ne serait-il pas entrain de restaurer une telle forme sous les espèces du concept unitaire de "jeu" ? En niant au langage une essence sous prétexte qu'elle serait une invention des philosophes, Wittgenstein a dû recourir à une nouvelle essence à savoir : celle du "jeu". C'est par cette notion qu'il définit maintenant tout langage. Ainsi, en voulant détruire tout essentialisme, Wittgenstein substitue une essence à une autre. Mais au fond, l'auteur des *Investigations* ne réhabilite-t-il pas l'idée de système qu'il avait rejetée dans le *Tractatus* en combattant vivement les philosophies de système comme celles de Hegel et de Heidegger ?

Effectivement dans sa pensée postérieure, Wittgenstein soutient que les règles qui constituent les constances logiques, font partie intégrantes d'une syntaxe plus grande. Ainsi contrairement au *Tractatus*, les propositions forment des systèmes. Lorsque nous apprenons par exemple un langage, nous l'apprenons avec ses règles, l'usage de ses mots, leur signification étant liée à leur mode d'usage. Donc le langage que nous parlons constitue en réalité un tout : " (...) *on nous apprend des jugements ainsi que leur lien avec d'autres jugements. C'est une totalité de jugements qui nous est rendue plausible. Si nous commençons à croire quelque chose, ce n'est pas une proposition isolée mais un système entier de propositions (...). Ce ne sont des axiomes isolés qui me paraissent évidents, mais un système dans lequel conséquences et prémisses s'accordent un appui mutuel*"⁴⁷.

Apparemment, Wittgenstein réhabilite l'idée de système lorsqu'il parle de langage comme "jeu". Un jeu de langage étant toujours complet, puisqu'il définit par des règles qui,

⁴⁷ L. Wittgenstein. , *De la certitude*, Saint- Amard, Gallimard, 1990, § 140-141.

elles-mêmes régissent une grammaire. Un jeu de langage est donc un système clos. Il n'est pas une partie du système, mais semble constituer à lui-même et à lui seul, un système entier, complet

Mais que peut-on réellement penser de ce statut de "secondarisation" de la philosophie par rapport à la science dans la pensée de Wittgenstein ? Au fond, la méthode et la philosophie que propose Wittgenstein, ont-elles une utilité pratique ou existentielle ?

Chapitre V : Critique de la fonction de secondarité de la philosophie

1 Critique de la pratique philosophico-thérapeutique

L'un des mérites de Wittgenstein dans les *Investigations*, est d'avoir élaboré une théorie d' " *auto compréhension de la philosophie comme geste thérapeutique*"⁴⁸ et qui " *permet de dissiper les confusions qu'elle a elle-même insinuées dans la conscience de l'homme cultivée*"⁴⁹. Il a ainsi jeté les bases d'une pratique thérapeutique réelle. Plus précisément " *Wittgenstein voudrait que nous regardions en quelque sorte philosophiquement sous nos pieds, c'est-à-dire en direction de l'ordinaire, du quotidien et du banal, et non pas au-dessus de nos têtes, c'est-à-dire vers des hauteurs auxquelles la tradition philosophique semble avoir situé une fois pour toutes les problèmes et leur solution*"⁵⁰.

Et pourtant malgré sa pertinence, cette théorie wittgensteinienne semble s'opposer foncièrement à la caractéristique et à la véritable nature de la philosophie. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Wittgenstein tombe dans ce qu'il est entrain de combattre. En effet, l'activité philosophique, dans sa démarche comme dans ses objectifs, procède d'une vieille tradition historique marquée par une constance de questions et par des essais protéiformes de réponses à celles-ci. Et ainsi que cette tradition le manifeste, ces réponses sont à chaque fois le fruit de réflexions personnelles, singulières, œuvres de personnalités créatrices qui se sont approprié les éternelles questions de la philosophie en les repensant à nouveaux frais. De manière claire, ils les ont exprimées dans le langage de leur temps et ont su leur donner de réponses nouvelles relatives à leur personnalité, à leur histoire individuelle et à leur moment historique particulier. La philosophie de Wittgenstein s'inscrit parfaitement dans cette perspective.

⁴⁸ Jürgen Habermas, *Morale et communication*, édit. Cerf, Paris, 1991, p. 119.

⁴⁹ Idem.

⁵⁰ Jacques Bouveresse, *Herméneutique et linguistique*. édit de l'Eclat, Paris 1991, p. 11

Pour ainsi dire, la philosophie a une tradition historique à laquelle doit se confronter tout étudiant en philosophie, tout philosophe universitaire qui veut s'y livrer. Ce dernier doit, comme le dit, le philosophe camerounais Marcien Towa, déterrer son corpus de thèmes, de problématiques, de systèmes de pensées, de conceptions du monde afin de les connaître, de saisir les réponses de ses prédécesseurs aux problèmes philosophiques auxquels ils se sont confrontés et d'apprendre à philosopher car " *s'il est vrai qu'on apprend pas la philosophie mais qu'on apprend à philosopher, il est tout aussi vrai qu'on apprend à philosopher en apprenant la philosophie, c'est-à-dire en s'insérant dans une tradition historique de la philosophie*"⁵¹.

Néanmoins et quelle que soit l'importance qu'il revêt, ce moment de son activité réflexionnelle ne constitue pas la première phase de l'acte philosophique qui, dans toute sa profondeur, consiste à " *s'engager pour la vérité, s'engager à chercher soi-même la vérité, car alors j'aspire à exprimer, non ce qui me plaît à moi, mais ce qui est, et qui, du fond de ma situation singulière, m'interpelle comme ce qui veut passer dans une parole universelle, valable pour tous*"⁵².

L'autre moment, le plus important de sa démarche, est celui au cours duquel il s'exprime lui-même, actualise le corpus de la tradition philosophique. D'une part, en dialoguant avec ses prédécesseurs et en reprenant à son compte leurs philosophèmes. D'autre part, en saisissant les problèmes de ses contemporains et en leur donnant des réponses originales. En ce sens, la pensée de Towa rend réellement compte de la démarche philosophique qui implique toujours une activité d'ordre " archéologique", une " mémoire philosophique", mais la déborde de toutes parts.

Mais par sa théorie, Wittgenstein dénie à la philosophie cette démarche. Il demande aux philosophes de rompre avec la tradition philosophique. Mais ce faisant, il est en profonde contradiction avec lui-même. Même si dans son *Tractatus logico-philosophicus suivi des investigations*, Wittgenstein ne cite pas et n'expose pas explicitement les positions de ses prédécesseurs, afin d'être cohérent avec lui-même, son ouvrage fait partie désormais intégrante de la tradition ou de l'histoire de la philosophie. Il donne ainsi à de nombreuses générations de philosophes étudiants, de chercheurs et d'universitaires plus préoccupés par la connaissance de l'héritage philosophique, condition sine qua none de l'aventure philosophique, plutôt que de se laisser tenter par une pratique " philosophico-thérapeutique".

⁵¹ Théoneste Nkéramihigo. , *Initiation à l'acte philosophique*. Publications de l'Institut St. Pierre Canisius, édit. Loyola, Kinshasa, p. 12

⁵² Ibidem, p. 21.

En renonçant “*ouvertement aux prestiges et aux richesses de la tradition savante pour prêcher et pratiquer l’esprit de pauvreté radicale en philosophie*”⁵³, Wittgenstein pose un problème un acte éminemment philosophique, mais d’un courage tellement inouï. Mais cette attitude radicale de Wittgenstein est irréaliste et pose un problème crucial aux philosophes qui voudront le suivre. S’inscrire dans la perspective de Wittgenstein comme nous tentons de le faire depuis nos travaux de maîtrise, revient simplement et finalement à scier une branche déjà bien fragile, sur laquelle nous sommes assis. En d’autres termes, nous devons nous priver de la tradition philosophique de 2500 ans, ce qui nous paraît inadmissible. La non praticabilité ou l’inactualité de cette thérapeutique wittgensteinienne de nos jours, du moins à notre connaissance, serait liée à cette difficulté.

Bien entendu, déjà à ses débuts, la philosophie avait ce souci thérapeutique avec des philosophes comme Epicure et surtout Socrate qui faisaient du philosophe “un médecin de l’âme”. Mais le salut de l’âme, c’est-à-dire la santé mentale de sa version médicale, n’est plus depuis longtemps l’affaire des philosophes. Ce sont d’autres disciplines spirituelles et surtout psychologiques qui en ont le monopole. La philosophie a perdu cette vocation originelle. Mais, si c’est que Wittgenstein voudrait réhabiliter, son effort est voué à l’échec, puisque la psychanalyse qui constitue le socle de son traitement de la philosophie comme thérapeutique du langage, a perdu aujourd’hui la position prééminente qui était la sienne. Il y a d’autres pratiques de nos jours du souci de soi comme des spiritualités orientales, techniques, modernes plus efficace que la “consultation philosophique”.

En outre, les “philosophes praticiens” de la thérapeutique seraient inévitablement confrontés à une difficulté probablement insurmontable, celle de leur spécificité. En effet, afin d’affirmer leur identité, ils doivent nécessairement s’appuyer sur la tradition philosophique de 2500 ans. Mais ce qui est omniprésent, c’est la figure du philosophe théoricien, le maître, l’enseignant, le professeur, l’écrivain. Ils ne trouveront guère que Socrate comme unique précurseur de leur pratique.

Par ailleurs, le tort de Wittgenstein est d’avoir ramené essentiellement la philosophie à une simple activité thérapeutique. En effet, Wittgenstein semble oublier que l’objet du discours philosophique, renferme en lui tant de potentialités, voire d’impacts sociaux. Lorsqu’on dit habituellement que le philosophe est un sage, c’est par rapport à la société qu’il l’est. c’est quand son discours se rend proche du réel et agit sur la réalité sociale. Un discours philosophique qui manquerait de perspective morale et politique, ne serait pas philosophie.

⁵³ Jacques Bouveresse. , *Herméneutique et linguistique*, édit. De l’Eclat, p. 11

De telles préoccupations relèvent de la philosophie pratique. A côté de la philosophie théorique, se tient ainsi la philosophie qui réfléchit sur des objets relativement tangibles touchant directement le vécu humain et social. La philosophie théorique concerne selon Aristote, la métaphysique, les mathématiques et la poétique. Dans la taxinomie actuelle des sciences philosophiques, on ajoute à la philosophie théorique, la théologie spéculative, l'épistémologie, la logique, la philosophie analytique, la philosophie de la nature. Quant à la philosophie pratique, elle comporte selon Aristote, la politique, l'économie et l'éthique. Ainsi, on ne saurait admettre avec Wittgenstein que toute la philosophie soit réduite à la thérapeutique linguistique.

D'autre part, plus une philosophie est conscience de son devoir d'exister comme politique et comme éthique, et non comme thérapie, plus grandes sont ces chances d'exercer son vrai pouvoir, c'est-à-dire avoir des impacts réels sur la société. La philosophie que nous propose Wittgenstein, est non seulement inappropriée, mais inutile existentiellement. Dans un continent marginalisé comme l'Afrique subsaharienne avec ses îlots et son océan de misères criantes, ses économies sinistrées et un destin compromis, la philosophie comme traitement thérapeutique du langage n'a pas sa place. On n'a besoin d'une philosophie qui jouerait un rôle inflexionnel sur le plan de la transformation des consciences individuelles et collectives. Loin d'être thérapeute, le philosophe doit être le marteau sans complaisance de toute la réalité sociale afin d'en extérioriser l'essence. Son rôle sera précisément d'éclairer l'opinion et d'attirer l'attention du pouvoir décisionnel sur les conséquences possibles et probables d'une orientation de développement.

Comme l'a fait remarquer Habermas, la philosophie doit s'élaborer de telle sorte qu'elle soit susceptible de contribuer à l'œuvre émancipatrice. Dit autrement, toute philosophie doit comporter une visée émancipatoire, doit aider à la promotion de l'homme et de la société. Or la pratique philosophico-thérapeutique wittgensteinienne est loin de cette noble ambition. Elle ne contribue pas à l'émancipation de l'homme, au recul des frontières de la science, de la souffrance et de la mort. Mais pour qu'elle soit dotée d'une telle force, elle doit contenir des qualités métaphysiques et éthico-idéologiques depuis toujours requises. La pensée philosophique doit avoir une force opérante non sur le langage, mais sur la société.

2 De la fonction de "secondarité de la philosophie".

Tout comme dans le *Tractatus*, Wittgenstein confère à la philosophie le rang de ‘‘secondarité’’ par rapport à la science. Comme nous l’avons montré dans notre mémoire de maîtrise, une telle position de la philosophie est injustifiée et inacceptable à bien des égards. D’abord, la cloison entre philosophie et science est impensable. Fondamentalement, elles n’ont pas les mêmes buts, et pour cela, ne se mettent pas au même point de vue pour scruter le réel. La science veut connaître les lois qui régissent le monde matériel sans se soucier de leur signification pour la destinée de l’homme. La science est cosmocentrique. Tandis qu’elle se préoccupe plus du comment des phénomènes de la nature, du comment du monde comme le montrait Wittgenstein dans le *Tractatus*.

Par contre, la philosophie s’intéresse à la question du pourquoi, à la raison d’être de l’homme dans le monde. Même quand la réflexion philosophique se centre sur le monde, elle veut l’interpréter, l’expliquer en fonction de l’homme. Et alors, la réflexion philosophique est anthropologique. En fonction de l’homme, elle tente de déterminer la valeur de la connaissance, de l’action, de tout ce qui existe.

Bref, la science, cosmocentrique, s’intéresse seulement au comment des phénomènes naturels et se place du point de vue objectif ou positif pour connaître le monde. Mais-ce là une raison suffisante pour Wittgenstein de la placer au-dessus de la philosophie ?

La philosophie et la science ne sont pas aux prises avec les mêmes types de questions. Le savant se trouve devant des problèmes, le philosophe est entouré de questions qui sont des mystères. Voilà pourquoi les questions philosophiques ne paraissent pas changer l’essentiel et la philosophie semble tourner en rond ; tandis que la science progresse. Par delà leurs méthodes et leurs objets respectifs, philosophie et science entretiennent des rapports dialectiques. Car la philosophie est aussi une réflexion sur la portée des travaux scientifiques. La réflexion philosophique s’applique à connaître la méthode de chaque science, à déterminer la validité, la valeur et les conditions de connaissance qu’elle permet : c’est la méthodologie. La philosophie s’interroge aussi sur les hypothèses de chaque science pour dégager leur portée philosophique.

La réflexion philosophique prend en ce sens le nom d’épistémologie. Par la méthodologie et l’épistémologie, le philosophe s’introduit comme un intrus dans le domaine du savant. Ainsi par son rôle axiologique, la philosophie situe les scientifiques devant leur responsabilité, les éclaire sur les conséquences de leurs découvertes, sur leur influence sur l’homme et sur le monde. La science dont Wittgenstein clame impétueusement la supériorité et dans le *Tractatus* et dans les *Investigations*, est au-delà de son efficacité et sa dérive pragmatique, muette devant des questions cruciales qui se posent à l’humanité. C’est à la

philosophie qu'il revient de se prononcer sur ces questions susceptibles d'aider à une meilleure humanisation de l'humanité.

En somme, le philosophe réfléchit sur le monde, le savant aussi. L'objet de la philosophie et de science se recoupe donc. Mais l'originalité de leur méthode et de leur but respectifs, fait que chacune garde son caractère propre. La science cherche le comment des choses, la philosophie s'intéresse au pourquoi. La première affronte des problèmes, la seconde des mystères. Mais à travers toutes ces différences, science et philosophie se donnent la main, comme deux approches spécifiques du réel qui peuvent sinon, doivent dialoguer, se compléter, s'éclairer. Le scientifique et le philosophe tous deux cherchent à dévoiler l'être. Alors, Wittgenstein a-t-il raison de d'assigner à la philosophie la fonction de secondarité ?

D'autre part, on ne saurait réduire la philosophie à une élucidation des nœuds conceptuels. Une telle conception est la preuve d'une véritable méconnaissance de la nature, de l'objet et de la fonction éthique de la philosophie. En effet, contrairement à ce que pense Wittgenstein, on ne saurait soutenir que les problèmes philosophiques proviennent des confusions de la grammaire des différents jeux de langage ou de l'illusion produite dans le langage par les philosophes. L'étrangeté ou l'exotérisme du discours philosophique n'affecte en rien sa raison d'être. La philosophie a son propre langage tout comme les autres sciences d'ailleurs.

On ne saurait nier à la philosophie l'explication. Comme nous venons de le montrer, elle s'intéresse à la question du "pourquoi". Fondée sur les ressources de la raison, de l'intelligence humaine, la philosophie est discours systématique, méthodique, nourri de réflexion critique, qui tente d'expliquer de façon rationnelle la totalité du réel. La démarche philosophique loin d'être une description des jeux de langage comme le prétend Wittgenstein, est une réflexion critique. C'est cette voie que le philosophe emprunte pour cheminer vers la Sophia, vers la vérité.

Dans la réflexion philosophique, la pensée va vers les objets, vers le monde extérieur, remonte vers le sujet pensant, sur elle-même. Cette conversion de la pensée humaine, changeant de direction, retournant son parcours du monde vers le moi, des objets pensés vers le sujet pensant, de l'extérieur vers l'intérieur, constitue la spécificité de la philosophie. Dans ce mouvement de retour sur soi, l'esprit humain analyse, critique la connaissance, les opinions, les impressions etc. L'acte de philosopher s'effectue toujours secondairement par rapport aux données du vécu.

Contrairement au *Tractatus*, Wittgenstein fait bien d'admettre l'existence de problèmes philosophiques. Car sans énigmes, il n'y aurait pas de philosophie. Mais l'origine

qu'il attribue à ces problèmes comme l'incompréhension de la logique de notre langage ordinaire, est loin de convaincre. La philosophie n'a d'autre origine que l'étonnement. Comme dirait Jankélévitch, elle surgit lorsque nous nous comportons à l'égard du monde comme si rien n'allait de soi. La réflexion philosophique jaillit lorsqu'il y a de l'aporie.

Ainsi, au regard de cette tâche noble de la philosophie, pourrait-on s'en tenir aux positions wittgensteiniennes ? la philosophie ne saurait se réduire à une clarification linguistique. En niant tout comme dans le *Tractatus* la théorisation, la métalinguistique, Wittgenstein de façon constante, veut faire comprendre que finalement, ce qui est techniquement important, c'est de savoir comment nous devons parler et non d'imaginer pourquoi nous parlons ainsi : *“la philosophie ne doit en aucune manière porter atteinte à l'usage réel du langage, car elle ne saurait non plus le fonder”*⁵⁴.

En effet, ce regard critique de Wittgenstein, touche à la nature même de l'acte de philosopher. La philosophie, avons-nous dit, est explication rationnelle du réel, donc une réflexion systématique. Ainsi, refuser à la philosophie cette vocation, sous prétexte que tout est clair est clair à nos yeux et demander aux philosophes de décrire la grammaire des jeux de langage ou les faits ; c'est priver la philosophie de son essence, de sa raison d'être, bref, de sa pensée : *“ Ainsi, c'est plutôt en sous-main, voire au nom de sa conservation que la philosophie est congédiée, c'est-à-dire privée de ses aspirations à la contribution d'un système”*⁵⁵.

Au fond, le principal argument de Wittgenstein du refus de théorisation philosophique, n'est pas entièrement justifiable grammaticalement. Bien entendu, Wittgenstein a raison quand il soutient que le langage est une forme de vie. Car dans le langage ordinaire, il y a toujours des règles à respecter, liées au contexte. Le langage est lié à l'homme, à son activité pratique et sociale. Les mots pour être compris, doivent se conformer à un usage constitué. Dans cette perspective, Wittgenstein est influencé par l'anthropologie culturelle ou sociale. Sans doute, c'est par l'anthropologie et non le positivisme que Wittgenstein a jeté la philosophie dans le débarras des discours hallucinatoires, c'est par l'anthropologie culturelle qu'il a congédié la philosophie comme nous le fait remarquer Habermas, : *“ S'il fallait envisager un successeur à la philosophie congédiée, il ne fait aucun doute que le candidat le plus prometteur serait l'anthropologie culturelle de terrain qui pourrait décrire l'histoire de*

⁵⁴ L. Wittgenstein. , *Op. cit*, § 124, p. 167.

⁵⁵ Jürgen Habermas. , *Op. cit*, p. 33

la philosophie comme ayant été l'occupation difficilement compréhensible de ceux que l'on appelait les philosophes, tribu remarquable mais fort heureusement éteinte'⁵⁶.

Enfin, là proprement parler, la philosophie s'inscrit dans une vision générale et précise par là même sa vraie nature, sa véritable identité. Toute philosophie quelle qu'elle soit, a une fonction orientaliste, une visée fondamentale. Elle affiche des prétentions à la fois pratique et théorique à la totalité. Une philosophie qui ne fait preuve de telles prétentions, n'est pas une philosophie, puisqu'elle a raté sa vocation.

Contrairement à la pensée de Wittgenstein, même une philosophie dont la fonction dont la fonction serait l'élucidation conceptuelle ou critique clarifiante des fondements rationnels de l'acte du langage, est indéniablement liée à une thématique, à la totalité, au tout. Depuis *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* de Husserl, la philosophie joue ce rôle orientaliste. Si aujourd'hui, elle va renoncer à sa vocation de juge en matière de culture comme en matière de science, elle renonce finalement et du coup, à sa référence à la totalité sur laquelle elle doit reposer pour être le "gardien de la rationalité"⁵⁷.

Mais, au fond, en critiquant la philosophie ou la métaphysique, Wittgenstein ne tombe-t-il pas dans les mêmes affirmations qu'il est en train de combattre ? En condamnant la métaphysique, ne revient-il pas à la métaphysique ? Ses concepts de "jeu de langage" et "grammaire philosophique" ne comportent-ils pas potentiellement d'enjeux métaphysiques ?

Chapitre VI : Langage et métaphysique dans les *Investigations*.

1 La grammaire wittgensteinienne : enjeux phénoménologiques.

La grammaire de Wittgenstein, n'est pas un traité de linguistique. Comme nous l'avions démontré, elle détermine l'usage du mot. En d'autres termes, la grammaire, c'est le mode d'usage particulier auquel obéit le jeu de langage. Elle est donc liée à la notion de règle, elle-même constitutive des jeux. Elle occupe une place très importante dans l'activité philosophique : "En ce qui concerne la place de la grammaire dans l'activité philosophique, elle en est l'administrateur ; elle gère la critique du langage"⁵⁸.

⁵⁶ *Idem*

⁵⁷ *Ibidem*, p. 37.

⁵⁸ L. Wittgenstein. , Grammaire philosophique, p. 10.

La grammaire chez Wittgenstein, est une critique du langage. Elle détermine le rapport entre langage et la réalité et permet de dégager le sens du discours. Cependant, elle n'explique rien et n'a pas non plus besoin d'être expliquée elle-même. Sa fonction est de définir les objets, mais plus précisément de décrire les choses telles qu'elles nous apparaissent. En fait, le refus de théoriser ou la négation du sujet transcendantal trouve son fondement dans la grammaire philosophique. La philosophie n'a rien à nous expliquer : "*Nous ne devons construire aucune théorie. Il ne doit y avoir rien d'hypothétique dans nos considérations. Toute explication doit disparaître, et n'entre remplacée que par la description*"⁵⁹. Pour Wittgenstein, qu'il s'agisse d'un mot ou du langage en général, nous n'avons pas besoin d'expliquer la grammaire, mais simplement la décrire pour qu'elle soit comprise par tous les locuteurs, et dissipe ainsi les confusions introduites par les philosophes.

Mais en assignant à la philosophie ou à sa grammaire philosophique, la description comme démarche épistémologique, Wittgenstein n'est-il pas en fait un phénoménologue couvert du manteau positiviste ? Sa pensée ne revêt-elle pas une certaine phénoménologie ? En effet, en refusant toute démarche explicative, Wittgenstein pourrait être rapproché de Husserl. Ce qui effectivement lie ces deux auteurs l'un à l'autre, c'est leur refus de confondre compréhension et explication, et surtout l'importance qu'ils accordent à la primauté de voir. D'ailleurs, Wittgenstein est conscient de la dimension phénoménologique de sa grammaire philosophique, puisque celle-ci est une "*description phénoménologique du langage*"⁶⁰.

Chez Husserl comme chez Wittgenstein, le philosophe doit s'intéresser à la simplicité du regard, doit laisser les choses apparaître telles qu'elles sont : "*La philosophie place toute chose devant nous, et n'explique rien ni ne décrit rien*"⁶¹. Ce que vise Wittgenstein, c'est comme chez Husserl le "*retour aux choses elles-mêmes*". Mais quelle est la nature de ces "*choses mêmes*" ? "*Mais les « choses mêmes » auxquelles Husserl voulait revenir, ne sont rien d'autre que les actes intentionnels de la conscience source première de toute signification*"⁶². Le retour aux choses mêmes, c'est l'attitude particulière envers le langage. La phénoménologie en effet, n'est pas un discours ou une science, mais simplement la voix des phénomènes, un langage qui donne sens aux phénomènes : "*Il ne s'agit pas de tenir un discours sur les phénomènes, mais d'entendre la voix des phénomènes. La phénoménologie doit laborieusement forger un langage qui soit à la hauteur de la donation des phénomènes,*

⁵⁹ L. Wittgenstein. , op.cit, § 109, p. 164.

⁶⁰ L. Wittgenstein. , Grammaire philosophique, p. 9.

⁶¹ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, 1961, § 126, p. 168.

⁶² Jean Greisch, *Op.cit*, p. 21.

ce qui implique une certaine violence faite au langage ordinaire, toujours plus ou moins complice de l'attitude naturelle'⁶³.

La phénoménologie est la science des essences. Sa méthode, c'est d'aller aux "choses elle-mêmes". *Comme méthode, elle saisit à travers les faits concrets, la réalité profonde des choses, c'est-à-dire " des significations idéales. Celles-ci sont saisies directement par intuition (Wesenschau) à l'occasion d'exemples singulières, étudiées en détail et d'une manière très concrète*'⁶⁴.

La réduction eidétique qui nous fait passer du " fait" à l'essence" que pratiquent Husserl et ses disciples, pourrait être rapprochée de la méthode en ce sens qu'elle est l'objet d'une recherche purement grammaticale chez Wittgenstein : " *L'essence d'une chose, affirme-t-il, est exprimée par l'usage grammatical du mot correspondant*"⁶⁵. La réduction phénoménologique husserlienne en tant que libération du regard pour pouvoir voir la totalité des choses, dans la manière dont elles apparaissent avec l'évidence propre à leur mode d'apparition, pourrait être identifiée à l'axiome wittgensteinien selon lequel l'essence ne se montre que dans la grammaire.

Par ailleurs, si la méthode phénoménologique exige d'aller aux choses mêmes, cela ne signifie pas pour autant de se tourner vers les objets, mais plutôt vers l'acte intentionnel de la conscience elle-même. D'ailleurs, la vérité élémentaire du catéchisme phénoménologique est que " Toute conscience est conscience de quelque chose". Sans doute, Husserl n'a pas posé la question qui a préoccupé Kant dans la *Critique de la raison pure*, à savoir, celle relative à la condition de possibilité de l'accord de nos représentations avec les objets, fondement de la connaissance objective du monde. Il s'est plutôt intéressé à la question de la possibilité de la donation de sens. La phénoménologie s'intéresse donc aux vécus intentionnels, aux actes intentionnels de la conscience. Là aussi, le lien avec Wittgenstein est manifestement visible. En voulant définir en effet, la signification par l'usage, Wittgenstein a mis un accent particulier sur la nature de l'acte intentionnel.

Ainsi, il est impossible d'exclure du langage chez Wittgenstein, l'élément de l'intention, autrement, c'est son fonctionnement qui s'effondre. L'acte intentionnel caractérise un mode d'utilisation du langage. Il précise le contenu de l'énoncé qui l'exprime.

Notons que les actes intentionnels chez Wittgenstein sont chez Husserl, ce qu'il appelle les noèses. Les objets intentionnels visés sont donc les noèmes. Ainsi, la relation entre noèmes et

⁶³ *Idem*

⁶⁴ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. 2^{ème} édit. « Quadrige », p. 769.

⁶⁵ L. Wittgenstein. , *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, § 371, p. 243.

jeux de langage est évidente et hors de discussion : ‘‘ la noèse, c’est l’acte intentionnel venant s’emparer d’une matière impressionnelle que Husserl désigne du terme aristotélicien. Le noème est le « sens » donné par la noèse. L’exploration de leur corrélation équivaut à un travail qui (...), trouve son équivalent dans la pensée du second Wittgenstein, acculé à la multiplicité inépuisable des « jeux de langage », dont nous ne réussirons jamais à faire le tour’’⁶⁶.

Ainsi, nous pouvons considérer avec Drury que la philosophie du langage de Wittgenstein ou sa réflexion philosophique sur le langage ordinaire, est une sorte de phénoménologie⁶⁷ et par conséquent, une réflexion métaphysique. En voulant ramener le langage à son usage pratique, Wittgenstein n’a pas pu s’chapper à la métaphysique qu’il cherche à combattre.

Mais la dimension hautement métaphysique de la grammaire wittgensteinienne, ne se trouve pas seulement dans sa fonction descriptive, c’est-à-dire, en tant que phénoménologie du langage. Elle est aussi liée à sa fonction constitutive. En effet, comme nous l’avons montré, la grammaire chez Wittgenstein est synonyme de règles. Elle détermine des règles des différents de langage. En ce sens, elle est un système de représentation, ou mieux un système de langage dans lequel les différents interlocuteurs doivent entrer. Le langage chez Wittgenstein se présente comme système.

Enfin, dans le *Tractatus*, Wittgenstein opérait une distinction entre dire et montrer : ‘‘ Ce qui peut être montré ne peut être dit’’ (T. 4. 12.12). Cette distinction faisait qu’on ne pouvait pas dans le *Tractatus* parler de la grammaire, ni préciser son contenu. On ne pouvait qu’en donner une idée à l’aide des exemples comme Wittgenstein l’a d’ailleurs fait à propos de la définition des jeux de langage. Mais que remarque-t-on dans les *Investigations* ?

Wittgenstein remet en cause la thèse du *Tractatus*. Ce qui peut être montré, peut être dit. Tout énoncé doit pouvoir dire quelque chose de la réalité et montrer la grammaire du jeu de langage. La récurrence de l’empirisme logique wittgensteinien que nous avons déjà critiqué, est encore ici manifeste. Mais notre unique inquiétude porte sur la nature de ce changement de perspective. N’y a-t-il pas là chez Wittgenstein une contradiction ? En soutenant dans le *Tractatus* que ce que ‘‘ ce qui peut être montré ne peut être dit’’, Wittgenstein affirmait en fait l’inexprimabilité de la métaphysique. Puisque la forme logique ne peut se dire elle-même, le langage ne peut pas se surpasser, il est donc limité. En renversant l’ordre dans les *Investigations*, n’est-il pas entrain de réhabiliter la métaphysique ?

⁶⁶ Jean Greisch, , *Op. cit*, p. 28.

⁶⁷ Maurice Drury, , *Conversations avec Ludwig Wittgenstein.*, PUF, Paris, 2002, p. 111.

2 Dimension ontologique de la grammaire Wittgensteinienne

Comme vu précédemment, la grammaire wittgensteinienne est différente de celle des grammairiens. La grammaire de Wittgenstein nous permet de connaître la signification contextuelle d'un énoncé. C'est une grammaire qui est : *''à la fois sémantique et pragmatique puisqu'elle s'occupe de la signification des énoncés syntaxiquement corrects eu égard aux circonstances de leur énonciation''*⁶⁸. Le propre d'une proposition grammaticale c'est qu'elle exprime des règles du langage et des caractéristiques de l'objet auquel elle se réfère. La grammaire dit ou précise la nature des objets dans un jeu de langage. Dans cette perspective, on peut donc dire, que le fondement ou la justification ultime de l'ontologie chez Wittgenstein dans les *Investigations*, se trouve dans les propositions grammaticales.

En effet, ces propositions jouent un rôle comparable à celui joué par la logique dans le *Tractatus*. Contrairement aux propositions tautologiques dans le *Tractatus*, les propositions grammaticales parce que, liées à un jeu de langage, leur signification ne saurait être contredite : *'' Qu'est-ce que cela veut dire quand nous disons : « Je ne puis me représenter le contraire de ceci ? » Par exemple, quand quelqu'un a dit que mes représentations sont privées, ou qu'il n'y a que moi qui puisse savoir si je ressens une souffrance ; et d'autres choses semblables. Naturellement : « Je ne puis représenter le contraire » ne veut pas dire ici : ma puissance imaginative n'y suffit pas. Par ces mots, nous nous défendons de quelque chose que sa forme fait ressembler à une proposition empirique alors qu'en réalité il s'agit d'une proposition grammaticale''*⁶⁹.

Les propositions logiques disent la nature du monde, ce qu'est le monde. En ce sens, l'ontologie était liée au seul langage légitime, paradigmatique, le seul langage doué de sens : le langage scientifique. Seul le langage logique, parce que parfait, exprime l'intelligibilité du réel. Par contre dans les *Investigations*, en abandonnant l'atomisme logique ou en brisant le *'' Grand Miroir''*, Wittgenstein n'a pas pour autant rejeté son positivisme logique. Le langage reste une représentation logique, intelligible du monde. Mais seulement, il n'est plus unique, seul langage qui serait l'âme de toutes les autres langages, mais plusieurs. De la fixité, de l'unicité du langage, Wittgenstein passe à un pluralisme linguistique. Par conséquent, chaque jeu de langage a une ontologie

⁶⁸ J.-F. Malherbe. , *Epistémologies anglo-saxonnes*, Presses Universitaires de Namur, PUF, 1981, p. 102

⁶⁹ L. Wittgenstein. , *IP*, § 251, p.

particulière. Alors que dire des propositions des Investigations elles-mêmes ? Qu'expriment-elles au juste ? " Les propositions a priori des Investigations, les propositions grammaticales, expriment l'essence du monde, son intelligibilité eu égard au jeu de langage qu'elles régissent, c'est-à-dire relativement aux activités qui le mettent en jeu. Les jeux de langage sont pour ainsi dire, « cosmologiques »⁷⁰.

Tandis que dans leur pensée beaucoup de philosophes lient leur ontologie à la raison ou aux réalités naturelles ou surnaturelles, chez Wittgenstein, c'est le langage qui fonde ou qui est centre de son ontologie. Pour lui, la description des règles d'usages des mots va de pair avec la signification des objets auxquels ils se réfèrent. En d'autres termes, c'est par les pratiques linguistiques et dans l'usage des mots qu'on peut accéder à la structure même des objets. Dans la pensée wittgensteinienne, le langage constitue une objectivité à laquelle doit se référer une connaissance ontologique. Ce n'est que dans le langage que nous pouvons saisir réellement l'intelligibilité, la rationalité du monde. Ainsi, la grammaire wittgensteinienne, est sans nul doute métaphysique : " *Elle est bien plus une métaphysique, en tant qu'elle pose la question de l'être du monde, et la résout dans la fiction de l'absolue du langage*"⁷¹.

CONCLUSION GENERALE

En définitive, il y a deux moments dans la pensée de Wittgenstein. Le *Tractatus logico-philosophicus* est caractéristique du premier moment. Mais sa réflexion se poursuit et aboutira quelques années plus tard dans les Investigations à une révision radicale des positions du *Tractatus*. L'une des thèses majeurs de cette évolution, voire de cette autojustification est celui de " jeu de langage", c'est-à-dire la prise en compte de la multiplicité de l'action humaine qui, implique une multiplicité dans le langage. Le sens logique ne décrit pas adéquatement l'expérience concrète du sens. Avec ce concept de jeu de langage, Wittgenstein réhabilite le langage ordinaire en découvrant toute la richesse fonctionnelle. Le langage comme forme générale de la vie humaine s'attachant à la

⁷⁰ J.-F. Malherbe. , *Op.cit*, p. 104.

⁷¹ L. Wittgenstein. , *Grammaire philosophiques*, p.10

presque totalité de ses manifestations, possède la même caractéristique. Il n'a pas une fonction déterminée, mais plusieurs.

Muni de ce réalisme épistémologique, Wittgenstein peut maintenant soumettre la philosophie et la métaphysique à la critique. Les problèmes philosophiques proviennent d'analogies fortuites entre les usages d'une même expression linguistique entre les différents jeux de langage. Autrement dit, les problèmes philosophiques ne sont pas de réels problèmes, ce ne sont que des confusions linguistiques. L'incapacité des philosophes à comprendre correctement les règles du langage serait à l'origine des problèmes philosophiques. Il rejette la théorisation ou la métalinguistique et la philosophie en tant que système, signifiant par là, qu'en philosophie, aucune innovation n'est possible, puisqu'elle ne peut que définir ce qui est sous nos yeux. Par conséquent, la seule tâche ou activité qui revient à la philosophie est le traitement thérapeutique du langage ou des questions métaphysiques

Bien entendu, le grand mérite de Wittgenstein, est qu'il n'y a pas de contradiction entre le *Tractatus* et les *Investigations*. En réalité, il n'y a pas de contradiction chez Wittgenstein, même si apparemment certaines de ses théories en donnent l'impression. Par exemple, celle de jeu de langage qui soutiendrait l'idée de système. Cette orientation prise par Wittgenstein ne signifie pas qu'il réhabilite l'idée de système au sens des philosophies spéculatives qu'il a combattues dans le *Tractatus*. D'ailleurs, sa méthode et son style d'expression restent encore aussi aphoristiques que dans le *Tractatus*.

La seconde philosophie de Wittgenstein, n'est pas une démolition de la première. Il s'agit plutôt d'assigner aux prétentions du *Tractatus*, des limites qui en feront apparaître l'éventuelle pertinence. Au fond, Wittgenstein n'a fait que réélaborer et enrichir sa première philosophie. Ses nouvelles positions sont le résultat d'un travail autocritique, d'autoanalyse et non d'un revirement total de pensée. Ainsi, elles doivent être inscrites dans la dynamite de continuité. Le *Tractatus* est désormais à lire et à comprendre à la lumière des *Investigations*. La pensée de Wittgenstein est à saisir comme un tout indissociable : " Force est cependant de constater que la « seconde » philosophie de Wittgenstein n'est en un certain sens rien d'autre qu'une réhabilitation passionnée du provisoire contre le définitif, des divers contre l'un, de l'indétermination contre l'exactitude''⁷².

⁷² Jacques Bouveresse. , *La rime et la raison, science, éthique et esthétique*, éd, de Minuit, Paris, 1973, p. 31.

La préoccupation de Wittgenstein reste la même. Dans le *Tractatus*, il a montré que les propositions métaphysiques sont des non sens, en les dévoilant comme logiquement défectueux. Dans les Investigations, ce sont des violations des règles de la grammaire. En fait, Wittgenstein est à la recherche d'une méthode qui lui donnerait les moyens d'exposer que les énoncés métaphysiques sont intrinsèquement dépourvus de sens et de démasquer le discours doué de sens.

Par voie de conséquence, il n'y a aucune raison de retenir de sa pensée que le *Tractatus* et le travestir en positivisme logique, ni renvoyer commodément dans le purgatoire des erreurs de la jeunesse les thèses du *Tractatus*. Pour notre part, et contrairement à notre précédente thèse dans le cadre de notre mémoire de maîtrise, Wittgenstein n'est pas un anti métaphysicien. Son attitude constante anti-philosophique ne nous autorise aucunement à l'identifier à un antimétaphysicien. Ce qui selon Bouveresse : " un étrange et spectaculaire malentendu " ⁷³. D'ailleurs en voulant éliminer la métaphysique, il était obligé de revenir à la métaphysique. Dans sa grammaire, Wittgenstein insiste sur l'acte intentionnel. Ce faisant, sa critique philosophique du langage devient une sorte de phénoménologie. Son ontologie est liée fondamentalement au langage.

Ainsi, nous avons trop vite fait de le lire avec les lunettes carnapiennes et de voir dans sa critique, une première forme du dépassement de la métaphysique prôné par Carnap et de l'associer à la croisade du Cercle de Vienne. Mais si, effectivement Wittgenstein n'est pas un anti-métaphysicien, il y a lieu de se demander si son analyse autocritique ne se dirige pas contre les néo-positivistes et contre le système épistémologique de Karl Popper. Dit autrement, le mouvement autocritique de Wittgenstein dans sa pensée post-*tractatus*, ne serait-il pas une réaction contre les adversaires du *Tractatus*, en l'occurrence l'auteur de *Logique des découvertes scientifiques*.

Mais l'étonnant chez Wittgenstein, c'est qu'il reste fermement attaché à la tâche de la critique du langage et de la philosophie. Nous ne pouvons pas sortir du langage. Cette théorie n'empêche pas Wittgenstein d'assigner à la philosophie, tout comme auparavant dans le *Tractatus*, une fonction critique, ou mieux encore, comme il le dit aussi, " thérapeutique". Mais elle le conduit d'autre part, à mettre en valeur l'autonomie du langage par rapport à la constitution du sens.

⁷³ Jacques Bouveresse. , *La parole malheureuse, de l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique*, éd, de Minuit, Paris, 1993, p. 15

Même si les pensées post-*tractatus* sont en continuité avec le *Tractatus*, en ce que le but de la philosophie reste l'élucidation ou la clarification de la pensée, l'interprétation claire de la grammaire logique, il faut cependant reconnaître que Wittgenstein a radicalement modifié sa conception de la façon dont il faut philosopher. Désormais, le point d'application de la philosophie se trouve clairement précisée : le langage usuel. Le rôle de la philosophie n'est pas de fabriquer un langage idéal nouveau, mais d'éclaircir l'usage du langage.

Cependant, le poids ou le destin de "secondarisation" pèse inexorablement et lourdement sur la philosophie. Wittgenstein continue de façon insistante d'assigner la fonction de secondarité à la philosophie par rapport à la science ou au positivisme. Ce qui nous paraît injustifié et irrecevable. On ne saurait nier le sujet transcendantal. D'ailleurs bien de philosophes aujourd'hui cherchent à expliquer les choses. La vocation ultime de la philosophie est l'explication rationnelle de l'englobant, de la totalité du réel. L'idée de la philosophie comme traitement thérapeutique du langage, est réductrice. L'inexistence de philosophes cliniciens du moins à notre connaissance et l'inactualité de cette pratique philosophico-thérapeutique de l'irréalisme de la pensée de Wittgenstein. La philosophie et la méthodologie philosophique que nous propose Wittgenstein, parce que n'abordant pas les problèmes métaphysiques ou existentiels, n'apportent rien au praticien.

Une dissociation radicale entre philosophie et science, pose problème. Car au-delà de leur différence méthodique, elles entretiennent un rapport dialectique. Les théories scientifiques elles-mêmes, ont une visée métaphysique, parce qu'en cherchant à expliquer les phénomènes ou l'univers, elles tendent à la totalité. Ainsi, le destin secondaire de la philosophie est inadmissible ; parce que c'est la philosophie et non la science qui est habilitée à dire vraiment en dernière instance ce qui est, c'est-à-dire, l'Être. Comme disait Aristote, la métaphysique, c'est la science de l'Être en tant qu'Être. C'est la philosophie ou la métaphysique qui appréhende la quintessence ou les fondamentaux des choses. Quant à la science, elle ne peut qu'en saisir les aspects superficiels et limités. Ainsi, la vocation ontologique de la philosophie ne saurait être rejetée ou niée au nom du positivisme logique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

QUELQUE OUVRAGES DE WITTGENSTEIN

WITTGENSTEIN Ludwig. , *De la Certitude*. Saint Amard, Gallimard, Paris, 1990.

_____, *Remarques philosophiques*, trad de Marie Anne Lescouret, Gallimard, paris, 1980.

_____, *Tractatus logico-philosophicus suivi de investigations philosophiques*, trad. Pierre Klossowski, Gallimard, Paris, 1961.

_____, *Le cahier bleu et le cahier brun*, trad. G. Durand, Gallimard, Paris, 1965.

_____, *Remarques mêlées*, trad. Gérard Granel, TER, 1984.

OUVRAGES GENERAUX

ARISTOTE, *La Métaphysique*. Tome I, trad. J. Tricot, Librairie philosophique J. Vrin, Paris

BESNIER Jean-Michel. , *Histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, éd Bernard Grasset, Paris, 1993

BOUVERESSE Jacques. , *Wittgenstein : la rime et la raison, science, éthique et esthétique*, éd de Minuit, 1973.

_____, *Le mythe de l'intériorité, expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, éd de Minuit, Paris, 1987

_____, *La parole malheureuse, de l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique*, éd de Minuit, 1971.

_____, *Herméneutique et linguistique*, éd de l'Eclat, 1991.

DRURY Maurice. , *Conversations avec Ludwig Wittgenstein*. PUF, Paris, 2002

HABERMAS Jürgen, *Morale et communication*, éd du cerf, Paris, 1991.

HEIDEGGER Martin, *Introduction à la métaphysique*, trad fr. Gallimard, paris, 1967.

HOTTOIS Gilbert. , *Pour une métaphilosophie du langage*. Librairie philosophique J. Vrin, 1981

HUSSERL Edmond, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad G. Granel, Gallimard, Paris, 1936.

_____.

JACOB Pierre. , *Empirisme logique. Ses antécédents, ses critiques*, Paris. Minuit, 1980.

GREISCH Jean. , *Le Buisson ardent et les lumières de la raison. Tome II*, éd du Cerf, Paris, 2002.

LECOURT Dominique. , *L'ordre et les jeux. Le positivisme logique en question*. Bernard Grasset, Paris, 1981.

MALHERBE François. , *Epistémologies anglo-saxonnes*. Presses Universitaires de Namur, PUF, 1981.

OUELBANI Mélika. , *Empirisme et philosophie analytique*. Université de Tunis, facultés des sciences humaines et sociales, 1998.

NKERAMIHIGO Théoneste. , *Initiation à l'acte philosophique*. Publication de l'Institut de philosophie St Pierre Canisius, éd Loyola, Kinshasa

ROSSI Gérard. , *La philosophie analytique*, L'Harmattan, Paris, 2000.

DICTIONNAIRES ET RUVES

BOUVERESSE Jacques. , « Wittgenstein et les problèmes de la philosophie » in *Philosophie anglo-saxonne*. (sde) Michel Meyer, PUF, 1994.

DE VISSER Luce Fontaine. , « Le langage à la racine de la question philosophique » in *Revue philosophique de Louvain*. Tome 83, no.57, février, 1985.

NGWEY Ndong'a Ndenge. , « Le normal et le pathologique dans la thérapeutique wittgensteinienne » in J.-F. MALHERBE (éd), *Langage ordinaire et philosophie chez le second Wittgenstein*. Publications de l'Institut de linguistique, Louvain-la-Neuve, 1981.

LALANDE André. , *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Quadrige/ PUF, 1926.

NADEAU Robert, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, PUF, Paris, 1999.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE